411

Le
Père Pascal.

810.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

411

LE PÈRE PASCAL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. VARIN ET LAURENCIN;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 23 mars 1839.

810.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

PASCAL, vieil intendant de la maison de Montséran....	M. ARNAL.
ALFRED DE SORIGNY, jeune officier.....	M. FRADELLE.
FLORENTIN, soldat.....	M. RAVEL.
PRUDENCE, fille de Pascal.....	Mme TAIGNY.
OCTAVIE DE MONTSÉRAN.....	Mme DOCHE.
BAPTISTE.	
DOMESTIQUES.	

La scène se passe à Bayonne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin. Pavillon avec balcon sur le troisième plan, presque en face du public. Cabane du jardinier du même côté, sur le premier plan. Grille au fond. Chaises de jardin, etc.

SCÈNE I.

FLORENTIN, puis PRUDENCE.

FLORENTIN, derrière la grille.

Je ne vois personne! c'est vexant... depuis hier que je tourne autour de la maison... c'est pourtant bien ici qu'elle demeure...Mais j'aperçois là-bas... oui, c'est elle, je la reconnais.

PRUDENCE, entrant sans le voir, et tenant un bouquet.

La!... voilà un bouquet que j'ai fait en traversant le parterre!.. pourvu que mon père ne me gronde pas... mais il m'a dit de venir le rejoindre; il est sans doute dans ce pavillon.

FLORENTIN.

Mam'selle Prudence!

PRUDENCE, se retournant.

Hein?... oh! mon Dieu! comment, c'est vous, monsieur Florentin! vous ici! et en uniforme!

FLORENTIN.

Oui, mam'selle... c'est une histoire! est-ce qu'on ne peut pas vous parler?

PRUDENCE.

Oh! non, mon père est là... et s'il me voyait causer avec vous, avec un militaire...

FLORENTIN.

Il n'y a donc pas moyen d'entrer?

PRUDENCE.

Ah! bien oui!.. entrer, et comment? vous voyez bien que la grille est fermée.

FLORENTIN.

Oui, mais avec la clé...

PRUDENCE.

La clé... la clé... c'est mon père qui l'a, il les a toutes... il est si défiant, si soupçonneux!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL, ouvrant les persiennes, et paraissant sur le balcon.

Hum! il me semble avoir entendu des voix extérieures.

(Il cherche à écarter les branches des espaliers qui avancent sur le balcon et lui cachent la grille.)

FLORENTIN.

Je voudrais pourtant bien vous parler.

PRUDENCE.

Eh bien! plus tard.

PASCAL.

Maudites branches!.. j'avais pourtant fait dire au jardinier de venir les couper.

PRUDENCE, à Florentin.

Ciel ! du bruit... retirez-vous !

(Florentin s'en va.)

PASCAL.

Ma fille!.. Qu'est-ce que vous faisiez là, mademoiselle ?

PRUDENCE, qui s'est hâtée de cueillir des fleurs.

Vous voyez, j'arrosais des fleurs...

PASCAL.

Chut ! pas si haut... avec qui causiez-vous?

PRUDENCE.

Moi, mon père ?

PASCAL.

Chut ! pas si haut... tais-toi.. Ah çà ! voulez-vous bien répondre ?

PRUDENCE.

Mon père... mais, je vous assure...

PASCAL.

Chut ! silence donc... tu finiras par réveiller mademoiselle.

PRUDENCE.

Ah ! est-ce qu'elle dort ?

PASCAL.

Que vous êtes sotte, ma fille !... as-tu jamais vu réveiller quelqu'un qui ne dormait pas... si tu l'as vu, dis-le.

PRUDENCE.

Dam ! je croyais.

PASCAL.

Chut !... je descends... attendez-moi... j'ai à vous entretenir de choses graves.

(Il disparaît.)

PRUDENCE.

Oui, mon père, je vous attends.

SCÈNE III.

FLORENTIN, PRUDENCE.

FLORENTIN, reparaissant à la grille.

Eh bien ! est-il parti ?

PRUDENCE.

Ne vous montrez pas, il va revenir.

FLORENTIN.

Mon Dieu ! quand il me verrait il ne me mangerait pas... et je suis sûr que s'il me connaissait il m'aimerait beaucoup... je serai très aimable avec votre papa.

PRUDENCE.

Oh ! ça n'est pas si facile que vous croyez ; et quand il me voit seulement causer avec quelqu'un, il me fait des scènes terribles.

FLORENTIN.

Je ne pourrai donc pas vous voir aujourd'hui ?

PRUDENCE.

Peut-être... ne vous éloignez pas... je tâcherai de trouver un moment...

FLORENTIN.

Ah ! oui, tâchez, n'est-ce pas ? j'ai une masse de choses à vous dire.

PRUDENCE.

Le voici ! le voici ! partez !

(Florentin disparaît. Prudence se remet à cueillir des fleurs.)

SCÈNE IV.

PRUDENCE, PASCAL.

PASCAL, sortant du pavillon.

Hein?... qu'est-ce que c'est? encore des voix extérieures!.. non, elle est seule... c'est singulier... (A sa fille.) Prudence !

PRUDENCE.

Plaît-il, mon père ?

PASCAL.

Écoutez ici... Nous allons habiter ce pavillon pendant quelques jours, mademoiselle Octavie, vous et moi... nous y resterons jusqu'à ce que le régiment qui est arrivé avant-hier à Bayonne soit parti pour l'Espagne.

PRUDENCE.

Comment... ce pavillon isolé au bout du jardin... et pourquoi donc ça, papa ?

PASCAL.

Ma fille, je n'aime pas à voir un enfant questionner ses père et mère : ça me choque... autrefois ça n'arrivait jamais ; un père disait à son enfant : Vous ferez ceci ; ou bien : Vous ferez cela ; et l'enfant répondait : Oui, papa, sans s'informer du reste... Aujourd'hui, l'enfant ne dit plus : Oui, papa... il dit : Pourquoi donc ça, papa... et voilà où en est le relâchement des mœurs... voilà le fruit des révolutions.

PRUDENCE.

Il me semble pourtant qu'il est bien permis...

PASCAL, l'interrompant.

Prudence, vous tenez beaucoup trop de votre maman... de feu madame Pascal mon épouse...

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Ta mère, objet de mes amours,
Et qui maint'nant m'est encor chère,
Me faisait damner tous les jours,
Était bavarde et tracassière ;
Son caractère était le tien ;
Curieuse autant qu'on peut croire,
Sa langue ne respectait rien.

(Otant son chapeau.)

Ma fill', respectez sa mémoire.

PRUDENCE.

Puisque ça vous contrarie, je ne vous demanderai plus rien.

PASCAL.

Vous êtes une impertinente... demandez-moi tout ce que vous voudrez, mais ne m'interrogez pas... Vous resterez dans ce pavillon,

parceque votre père le veut, parceque c'est pour rendre service à mademoiselle Octavie... ça doit vous suffire... Vous oubliez donc qu'elle est la fille de mon maître, la fille de monseigneur le comte de Montséran, dont j'ai l'honneur d'être l'intendant depuis trente années non interrompues.

PRUDENCE.

Je sais bien cela...

PASCAL.

Mais non, petite insouciante! Tu ne sais pas tout ce que je lui dois à cet excellent maître... tu ne sais pas que pendant la Terreur il n'a eu confiance qu'en moi pour le cacher et pour lui sauver la vie; qu'il a bien voulu m'emmener avec lui en émigration, où il a eu la bonté de vivre de mon travail, lui et sa famille; tu ne sais pas tout ce que je lui dois.

PRUDENCE.

Dam! je croyais, au contraire, que c'était lui...

PASCAL, l'interrompant.

Et quand nous sommes rentrés en France, j'ai rétabli ses affaires, j'ai rebâti sa fortune... Il avait tant d'amitié pour moi, qu'il ne s'est occupé de rien... c'est ça un bon maître!... et toi-même, si tu as de l'éducation... qu'est-ce qui te l'a donnée?... c'est lui... qui t'a fait entrer à l'âge de dix ans au couvent de l'Abbaye-aux-Dames pour être auprès de sa fille, pour la servir... une pension excellente, où tu n'as rien appris, c'est vrai... mais, ma fille, ces choses-là ne s'oublient jamais.

PRUDENCE.

Oui, mon père.

PASCAL.

Et si je t'en ai fait sortir, il y a trois mois... n'est-ce pas encore pour servir mademoiselle Octavie, pour veiller sur elle... dans sa position elle a besoin d'une personne sûre et attachée.

PRUDENCE.

Oh! ça, c'est vrai!...

PASCAL.

Je veux que tu lui sois attachée autant que moi, entends-tu? autant que moi qui l'ai vue naître; car je l'ai vu naître, sans amour-propre... je l'ai portée dans mes bras... et je peux me flatter qu'elle m'a fait enrager bien des fois, elle et son frère.

PRUDENCE.

Son frère, M. Ernest!

PASCAL.

Chut! ne prononce jamais ce nom-là!

PRUDENCE.

Pourquoi donc? parcequ'il est mort?

PASCAL.

Silence!... ceci, ma fille, est une lamentable histoire... un événement qui m'a laissé un remords... quand je dis un remords... oui, ce doit être un remords... car c'est moi qui suis cause... Et Dieu sait pourtant que, selon mon habitude, j'avais pris toutes les précautions, toutes les mesures que la prudence la plus...

PRUDENCE.

Oui, comme toujours... mais...

PASCAL.

Hein!... mais?.... mais quoi?.... voyons, achève; mais quoi?... voudrais-tu dire que l'événement quelquefois a trompé...

PRUDENCE, à part.

Oh! quelquefois...

PASCAL.

Et quand cela serait?... Ma fille!... l'homme le plus sage est un brin de paille dont se joue la destinée; j'ai été ce brin de paille. Tu te rappelles peut-être combien mademoiselle Octavie aimait son frère?

PRUDENCE.

Oh! oui! et maintenant encore elle en parle tous les jours... à chaque instant.

PASCAL.

C'était une affection passionnée; elle a le cœur si sensible que chez elle l'amitié ressemble à autre chose.

PRUDENCE.

Ça ressemble à de l'amour.

PASCAL, étonné et scandalisé.

L'amour! l'amour! où as-tu appris ce mot-là? dans quelque dictionnaire moderne?...

PRUDENCE.

Dam! je ne peux pas vous dire...

PASCAL.

Vous verrez qu'elle l'a inventé!

PRUDENCE.

Je vous assure que jamais personne...

PASCAL.

Taisez-vous, effrontée! Je continue... (A part.) L'amour! où a-t-elle pu apprendre un mot aussi... (Haut.) Je continue... Il y a deux ans... M. Ernest sortit de l'École de Saint-Cyr... L'Empereur venait de signer son brevet de sous-lieutenant... il arrive ici, tout fier de ses épaulettes neuves... ce fut un beau jour pour la noble maison de Montséran... rien qu'en y songeant, je sens ma paupière... (Cherchant son mouchoir qu'il ne trouve pas.) Je voulais te dire!... tu ne mets jamais de mouchoir dans mes poches... (Il s'essuie les yeux.) Le lendemain, M. Ernest invita ses camarades à déjeûner... de jeunes officiers comme lui... j'avais eu la prudence de les servir moi-même... Ils étaient d'une gaîté charmante, et moi j'étais heureux de l'augmenter en leur versant du champagne... je crois même que j'en buvais autant qu'eux... toujours par prudence... Tout-à-coup, une querelle s'engage entre M. Ernest et un autre... on se défie, on se provoque... je me précipite à la porte de la rue que j'ai la précaution de fermer; j'en mets la clé dans ma poche en me disant: Ils ne pourront pas sortir... maintenant je suis

bien tranquille... Mais pas du tout! les enragés sautent dans le jardin avec leurs épées... Je me dis : Il n'y a plus qu'un moyen dicté par la prudence : c'est de prévenir mademoiselle Octavie; M. Ernest ne résistera pas aux prières de sa sœur... Je cours... elle me suit... et je l'amène juste pour voir son malheureux frère...

PRUDENCE.

Ah! mon Dieu!... tué?...

PASCAL, cherchant son mouchoir.

Tu devines la suite... la jeune fille tombe dans mes bras.... raide, inanimée... J'ai cru qu'ils étaient morts tous les deux...

PRUDENCE.

Pauvre demoiselle!... c'est donc depuis ce moment-là?...

PASCAL.

Oui, ma fille... Après un long évanouissement, elle revint à la vie... mais la raison... la tête, les facultés... ce que c'est que de nous!.. et moi qui aurais donné tout au monde pour perdre l'esprit, moi qui aurais voulu devenir fou, je suis resté ce que j'étais... On n'a pas plus de malheur!

PRUDENCE.

C'est son père que je plains, surtout; il a dû avoir bien du chagrin?

PASCAL.

Il faut rendre justice à monsieur le comte: s'il n'en est pas mort, ce n'est pas faute de bonne volonté... mais il n'en vaut guère mieux... il végète, il ne peut plus bouger de son fauteuil... c'est un motif pour redoubler de soins envers sa fille... elle n'a plus que nous pour la surveiller.

PRUDENCE.

Ce n'est pas bien difficile : elle rit, elle chante, elle est heureuse...

PASCAL.

Oui, sa folie est amusante... il y a beaucoup de gens raisonnables qui s'en contenteraient... aussi le danger n'est pas là... et pourvu qu'elle ne voie pas de militaires...

PRUDENCE.

Des militaires? et pourquoi?

PASCAL.

Ah çà! tu ne saisis donc rien?... parceque dès qu'elle aperçoit le moindre uniforme, elle croit que c'est son frère... elle lui fait des signes... elle l'appelle Ernest... et un militaire qui s'entend appeler : « Ernest! » par une jeune personne répond présent!... Voilà l'esprit de l'armée!

PRUDENCE.

Tiens! tiens! c'est donc ça qu'hier, en nous promenant dans le jardin...

PASCAL.

Hier! dans le jardin?... vous vous êtes promenées... je vous l'avais défendu... Achève! qu'est-ce qui est arrivé?...

PRUDENCE.

Oh! rien... rien... (à part.) Il me gronderait!

PASCAL.

Tu mens... il y a quelque chose... depuis hier, mademoiselle est plus agitée qu'à l'ordinaire... elle est restée debout toute la nuit.. elle disait que son frère était revenu, qu'elle voulait le voir...

PRUDENCE, à part.

Je comprends... ce jeune officier...

PASCAL.

Hein! tu dis?...

PRUDENCE.

Je dis que c'est singulier.

PASCAL.

Prudence, vous abusez votre père... Heureusement mes précautions sont prises... j'ai décidé mademoiselle Octavie à quitter l'hôtel qui donne sur la place... toute la journée des militaires vont et viennent, et leurs uniformes, c'était dangereux... tandis qu'ici elle est déjà plus calme... elle s'est endormie tout de suite... d'ailleurs, ce pavillon est séparé des autres bâtimens par de bons murs... et de bonnes grilles dont voici les clés... (il tire un trousseau de clés.) maintenant je suis bien tranquille.

PRUDENCE.

Écoutez! n'entendez-vous pas?...

PASCAL.

Oui, dans le pavillon... je vais voir...

PRUDENCE.

C'est inutile, la voici!

SCÈNE V.

LES MÊMES, OCTAVIE.

OCTAVIE, tenant un portrait à la main.

AIR : Ah! comme il lui ressemble (PRISON D'ÉDIMBOURG)!

Ah! c'est lui! c'est mon frère!
Oui, ses traits, les voilà!
Près de moi, je l'espère,
Bientôt il reviendra.
Pour fêter sa présence
Qui finit mes regrets,
Je veux cueillir d'avance
Les plus jolis bouquets.

ENSEMBLE.

OCTAVIE.

Ah! c'est lui! c'est mon frère! etc.

PASCAL et PRUDENCE.

Elle croit voir son frère,
Pourquoi n'est-il pas là?..
Mais en vain elle espère
Qu'un jour il reviendra.

(Après cet ensemble, Octavie se dirige vers la droite.)

PASCAL.

Eh bien! où va-t-elle donc? (L'arrêtant.) Mademoiselle; mademoiselle!..

OCTAVIE.

Laissez-moi... je vais le trouver...

PASCAL.

Qui ça?

OCTAVIE.

Lui!... Ernest... il est de retour!...

PRUDENCE.

Non, mademoiselle... vous vous trompez.

PASCAL.

Tais-toi... il ne faut jamais la contrarier.

OCTAVIE.

Adieu!... il m'attend...

(Elle veut sortir.)

PASCAL.

Mais non! mais non!... c'est inutile... Il ne viendra pas.

OCTAVIE, impatientée.

Je vous dis que si, moi! puisque je l'ai vu... je l'ai bien reconnu avec son uniforme...

PASCAL.

Ah!... où donc?

OCTAVIE.

Tantôt... hier, là-bas...

(Elle indique la droite.)

PASCAL.

Hier... là-bas?... (A part.) Décidément il y a quelque chose.

PRUDENCE, à part.

Pourvu qu'elle n'aille pas dire...

OCTAVIE, mystérieusement.

Vous ne savez pas?... il a bien grandi depuis son départ... oh! il est bien plus grand qu'autrefois...

PASCAL.

Ah!, il est plus... (A part.) Elle aura aperçu quelque tambour-major.

OCTAVIE, voulant encore sortir.

Je m'en vais!... bonsoir!...

PASCAL.

Quand je vous répète qu'il ne viendra pas... vous ne trouverez personne.

OCTAVIE.

Et moi, je veux sortir... je veux m'en aller, laissez-moi...

PASCAL.

Eh bien! non, vous ne sortirez pas... Ah! mais...

OCTAVIE.

Oh! mon Dieu! il m'attend... et j'arriverai trop tard... Que je suis malheureuse!...

(Elle pleure et va s'asseoir à gauche.)

PRUDENCE, à Pascal.

Vous disiez qu'il ne fallait pas la contrarier!...

PASCAL.

Est-ce que je la contrarie? C'est elle qui me contrarie... Voyons, mademoiselle Octavie..... (Octavie pleure toujours.) Allons, la voilà partie!... Mon Dieu! que cet enfant-là me donne de chagrin!... (A Octavie.) Voyons... car... je... il ne faut pas... (il s'attendrit.) pleurer comme ça... ça fait de la peine à Pascal..... Voyons..... voyons..... soyons raisonnable... un peu... pas beaucoup, mais un peu...

(Il fait un mouvement qui agite son trousseau de clés.)

OCTAVIE, gaîment.

Qu'est-ce que c'est que ça?

(Elle lui prend le trousseau.)

PASCAL.

Rien, des clés, de vilaines clés.

OCTAVIE, les faisant sonner en l'air.

Tiens! c'est gentil, c'est amusant!

PASCAL, s'essuyant les yeux, et la voix encore tout attendrie.

Oui, c'est assez gentil; mais j'en ai besoin.

OCTAVIE.

Oh! non.

AIR: D'être homm' comme il faut (BRUNO).

Que c'est amusant!
Entendez-vous comme ça sonne!
Vraiment,
C'est charmant!
Je ne veux plus rien maintenant.

PASCAL.

J' dois vous avertir
Que c'est un bruit fort monotone.
Un pareil plaisir
Finirait par vous endormir.

OCTAVIE.

Voici le signal;
Oui, l'orchestre se fait entendre.
Pour danser au bal
Ceci doit être original.

PASCAL.

Il faut s' dépêcher.
Rendez-moi mes clés sans plus attendre,
Ou je vais me fâcher.

OCTAVIE, les lui montrant de loin.

Les voilà! venez les chercher.

(Elle court et Pascal la poursuit pendant la reprise.)

ENSEMBLE.

PASCAL.

Que c'est assommant!
C'est en vain que je la raisonne.
Je ne puis, vraiment,
Rien obtenir d'ell' maintenant.
J'ai beau l'avertir
Que c'est un bruit fort monotone,
A me fair' courir
Elle semble prendre plaisir.

OCTAVIE.

Que c'est amusant!
Entendez-vous comme ça sonne!
Vraiment,
C'est charmant!
Je ne veux plus rien maintenant...
Oui, c'est un plaisir
Qui ne fait de mal à personne.
Vous pouvez courir,
Cela va bien me divertir!

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

PRUDENCE.

Que c'est amusant!
En vain mon père la raisonne,
Il ne peut vraiment
Rien obtenir d'ell' maintenant.
Pour se divertir
Elle n'a besoin de personne;
A le faire courir
Elle semble prendre plaisir.

PASCAL.

Voulez-vous bien m'obéir, à la fin?

OCTAVIE.

Non!

(Elle va s'asseoir sur un banc et compte les clés.)

PASCAL.

Que ces êtres-ci sont obstinés... (A Prudence.) Aussi, c'est ta faute! au lieu de m'aider, tu restes là comme une petite bûche.

PRUDENCE.

Dam! c'est embarrassant! si elle allait avoir encore une attaque de nerfs.

PASCAL.

C'est encore vrai!... et moi je n'ai rien ici, pas même de la fleur-d'orange; pourtant il me faut mes clés, je ne peux pas me passer de mes clés.

PRUDENCE.

Voulez-vous que je vous dise? laissez-moi un instant avec elle, je saurai bien les lui faire rendre.

PASCAL.

Au fait, c'est possible; avec toi elle ne se défie pas; pendant ce temps-là j'irai à l'hôtel chercher ce qui nous manque, et donner un coup-d'œil à mon vieux maître... le père d'un côté, la fille de l'autre... il faudrait être là-bas et ici en même temps, et c'est impossible..... (A Prudence.) Tâche surtout de ne pas la contrarier.

PRUDENCE.

Oh! c'est bien mon intention.

PASCAL.

A propos! si le jardinier venait, ou un de ses garçons, tu lui ferais tailler ces espaliers qui empêchent la fenêtre de s'ouvrir.

PRUDENCE.

Oui, mon père!

PASCAL.

Prudence, songez qu'il me faut mes clés à tout prix; tu en réponds sur ta tête.

PRUDENCE.

Vous les aurez.

PASCAL.

A la bonne heure : me voilà plus tranquille.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE VI.

PRUDENCE, OCTAVIE.

PRUDENCE, à part.

Voyons! comment vais-je m'y prendre?..... Oh! j'y suis! (Haut.) Mademoiselle!

OCTAVIE, se levant.

Ah! c'est toi!.. bonjour.

PRUDENCE.

J'ai bien des choses à vous dire... D'abord, M. Ernest va venir tout-à-l'heure.

OCTAVIE.

Lui? tu l'as vu?

PRUDENCE.

Oui. C'est aujourd'hui sa fête.

OCTAVIE.

Oh! c'est vrai!

PRUDENCE.

Et je lui ai dit que vous aviez préparé un beau bouquet.

OCTAVIE.

Ah! mon Dieu!... je n'y pensais pas... je l'avais oublié...

PRUDENCE.

Mais moi, j'y ai pensé... Tenez, voyez-vous?...

(Elle lui montre le bouquet qu'elle a cueilli.)

OCTAVIE.

Oh! donne... donne vite!

PRUDENCE.

Un instant. Qu'est-ce que vous me donnerez pour ça?

OCTAVIE.

Veux-tu ma croix d'or, mes boucles d'oreilles?... veux-tu ce portrait?... oh! non!

PRUDENCE.

Non... non; j'aime mieux ces clés que vous avez à la main.

OCTAVIE.

Tiens, les voilà. Ton bouquet.

PRUDENCE.

Le voici.

(Elles échangent.)

OCTAVIE.

Je vais au-devant de lui.

(Fausse sortie.)

PRUDENCE.

Du tout! il vaut mieux lui faire une surprise... Rentrez dans le pavillon... et quand vous entendrez sa voix, vous sortirez.

OCTAVIE.

Oui, oui... il sera bien étonné.

PRUDENCE.

Je vous en réponds.

OCTAVIE.

Ne lui dis pas que je suis là.

PRUDENCE.

Soyez tranquille.

ENSEMBLE.

AIR: Oui, vraiment (deuxième acte de SUZANNE).

PRUDENCE.

Un instant,
Un moment
Tâchez de l'attendre.
Ce moyen est très bien...

Je ne dirai rien.
Ah! vraiment,
C'est charmant!
Vous allez l' surprendre!
(A part.)
Son bonheur,
Son erreur
M' font rir' de bon cœur.

OCTAVIE.

Un instant,
Un moment
Je peux bien l'attendre;
Ce moyen
Est très bien.
Mais ne lui dis rien...
Ah! vraiment,
C'est charmant!
Je vais le surprendre!
Ce bonheur
Enchanteur
Fait battre mon cœur.

(Octavie rentre dans le pavillon.)

SCÈNE VII.

PRUDENCE, puis FLORENTIN.

PRUDENCE, seule.

Pendant que j'ai un moment, voyons si Florentin... (Elle va à la grille.) Oui, il est encore là qui se promène... (Appelant.) Hem! hem! Il ne m'entend pas... (Appelant encore.) Hem! hem!... Ah! enfin... vite donc! vite donc!

FLORENTIN, paraissant.

Vous êtes seule... oh! ouvrez-moi, je vous en prie.

PRUDENCE.

On peut bien causer à travers la grille.

FLORENTIN.

Puisque vous tenez les clés.

PRUDENCE.

Et si mon père venait...

FLORENTIN.

Je me sauverai tout de suite.

PRUDENCE, ouvrant.

Quelle imprudence!

FLORENTIN, entrant.

Ah!... il fait meilleur ici qu'au grand soleil.

PRUDENCE.

Voyons, Florentin... parlez vite: qu'est-ce que vous avez à dire?

FLORENTIN.

Oh! Prudence... j'aurais bien besoin de me rafraîchir...

PRUDENCE.

C'est impossible... nous n'avons qu'un instant... Vous voilà donc soldat?

FLORENTIN.

Oui, mam'selle... fantassin au 17e léger... premier bataillon, troisième compagnie...

PRUDENCE.

Vous vous êtes engagé?

FLORENTIN.

Moi, m'engager!... par exemple! oh! non! c'est l'Empereur, qui a eu le caprice de lever deux cent mille hommes, et on m'a levé avec les autres; on a bien fait car je ne me serais pas levé de moi-même.

PRUDENCE.

Oui, c'est un malheur... et ça me chagrine autant que vous.

FLORENTIN.

Il me semble qu'on aurait bien pu se passer de moi.

PRUDENCE.

Ah çà! Florentin... est-ce que vous ne seriez pas brave?

FLORENTIN.

Si fait, je suis très brave, mais pas pour me battre: j'aimerais mieux une autre partie... et c'est bien naturel... quand on a été depuis son enfance jardinier dans un couvent de femmes... voilà un état qui me convenait... surtout dans le temps que vous étiez à l'Abbaye... j'étais si heureux de vous offrir des bouquets soir et matin... vous en souvenez-vous?

PRUDENCE.

Oh! oui! ce pauvre Florentin!... Et depuis quand êtes-vous à Bayonne?

FLORENTIN.

Nous sommes arrivés avant-hier... et j'ai passé mon temps à rôder autour de chez vous... je voulais vous voir à toute force... mais demain... après-demain... nous entrerons en Espagne... (s'attendrissant.) et je ne vous verrai plus.

PRUDENCE.

Vous reviendrez, j'en suis sûre... en attendant, il faut vous en aller...

FLORENTIN.

Dejà?.. vous me renvoyez!.. j'espérais passer la journée avec vous; c'est peut-être la dernière, mam'selle Prudence.

PRUDENCE.

Ne cherchez pas à m'attendrir... et partez vite... car je tremble que mon père ...

FLORENTIN.

Eh! bien, non! je ne m'en irai pas... je veux lui parler à ce père Pascal...

PRUDENCE.

A lui? et pourquoi?

FLORENTIN.

D'abord, pour le voir! je ne l'ai jamais vu.... ça me fera plaisir... et puis, je lui dirai: Père Pascal...

AIR du Carnaval.

J'aim' votre enfant, j' veux en fair' ma compagne;
C'est un hymen qu'il faut effectuer;
J' compt' l'épouser en revenant d'Espagne
Où pour l'instant je vais me fair' tuer.
Oui! j' vais braver la mort avec audace;
J' tâch'rai pourtant de n' pas en abuser;

Mort ou vivant, attendez-moi, de grâce!
Je vous promets de ne pas m'amuser.

Je reste pour lui dire ça.

PRUDENCE.

Il vous mettra à la porte, c'est tout ce que vous gagnerez.

FLORENTIN.

Peut-être!.. il est possible qu'il m'invite à me rafraîchir.

PRUDENCE.

Lui! vous ne savez pas combien il déteste les militaires... Et mademoiselle Octavie... moi qui n'y pensais plus...

FLORENTIN.

Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Octavie?

PRUDENCE.

Ma maîtresse... Si elle voyait votre uniforme ce serait bien pis!

FLORENTIN.

Tiens! tiens!.. l'uniforme lui fait donc peur?

PRUDENCE.

Je ne peux pas dire ce qui arriverait!

FLORENTIN.

Oh! s'il n'y a que cela qui vous gêne...

PRUDENCE.

Sans doute.

FLORENTIN.

Alors c'est bien facile.

(Il ôte son uniforme.)

PRUDENCE.

Que faites vous donc?

FLORENTIN.

Pardine... je l'ôte!

PRUDENCE.

Y pensez vous?... vous voulez donc me perdre?...

FLORENTIN.

Mais non... je vais le cacher là-bas dans les légumes... soyez tranquille... j'ai mon idée...

(Il court à droite.)

PRUDENCE.

Ah! mon Dieu!.. c'est qu'il y va!.. comment faire à présent?.. je ne le croyais pas si entêté... mais c'est de ma faute! je n'aurais pas dû le recevoir...

FLORENTIN, rentrant sans shako et sans uniforme.

Oh! maintenant... me v'là en bourgeois... et si j'avais seulement un habit... ou une veste...

PRUDENCE.

Florentin, je vous en prie... sortez, pendant qu'il en est encore temps... (Apercevant Alfred qui paraît à la grille.) Dieu!.. quelqu'un...

FLORENTIN, se cachant derrière Prudence.

Un officier!... et moi qui n'ai pas de permission!

PRUDENCE, vivement.

Entrez dans la cabane du jardinier.

FLORENTIN, ouvrant la porte.

Dieu! il y a quelqu'un!...

PRUDENCE.

C'est le mannequin des oiseaux... cachez-vous derrière...

FLORENTIN.

Un mannequin!.. ne me laissez pas longtemps avec lui!... (Il entre dans la cabane.)

SCÈNE VIII.

PRUDENCE, ALFRED.

ALFRED, qui est entré.

Je ne me trompe pas... C'est bien l'une des deux jeunes filles que j'ai vues hier...

PRUDENCE.

Oh! mon Dieu! le jeune officier que nous avons rencontré!..

ALFRED.

Bonjour, ma belle enfant... je suis enchanté que le hasard...

PRUDENCE.

Mais, monsieur, on n'entre pas comme ça!..

ALFRED.

Un étranger, c'est possible... mais je n'en suis pas un pour vous... nous nous connaissons déjà...

PRUDENCE.

Moi, monsieur... je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

ALFRED.

Ah! c'est un peu fort!.. Hier, dans ces jardins, où j'étais entré par curiosité... c'était bien vous, je ne vous ai pas oubliée, pas plus que votre maîtresse, cette jeune personne qui vous accompagnait... vous êtes seule, aujourd'hui?

PRUDENCE.

Oui, monsieur; c'est-à-dire, non; il y a ici mon père, et d'autres personnes, et vous devez sentir que votre présence...

ALFRED.

Un mot seulement... où est votre maîtresse? demeure-t-elle avec vous... dans cette maison?

PRUDENCE.

Non, monsieur; d'ailleurs, que vous importe?

ALFRED.

Beaucoup, je vous assure... elle a un sourire si doux... des regards si mélancoliques!.. elle est malheureuse! je gagerais qu'elle est malheureuse! et je donnerais tout au monde pour la revoir un instant.

PRUDENCE.

Ce ne sera pas ici, du moins; elle n'y est pas, je vous le promets.

ALFRED.

Vous me trompez!.. elle est peut-être à se promener dans ces jardins.

(Il remonte la scène et regarde de tous les côtés.)

PRUDENCE.

Quel embarras!.. si elle allait se montrer!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FLORENTIN.

FLORENTIN, ouvrant la fenêtre de la cabane dans laquelle il s'est caché.

J'ai trouvé la blouse du jardinier et je l'ai endossée.

ALFRED, au fond.

Je n'aperçois rien.

FLORENTIN, écoutant.

Voyons donc si mon supérieur est parti...

PRUDENCE.

Monsieur, retirez-vous, je vous en supplie... si vous saviez à quoi vous m'exposez !...

ALFRED.

Je serais désolé de vous causer le moindre chagrin... mais cette jeune personne, vous la reverrez; dites-lui du moins que je la trouve charmante, que je l'aime, que je penserai à elle toute ma vie.

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Ah! dites-lui qu'avec constance
Je garderai son souvenir ;
Dites-lui que durant l'absence
Je vais soupirer et gémir ;
Sur mon amour tendre et fidèle
Dites-lui bien qu'on peut se reposer...
Et si je vous donne un baiser,
Dites-lui bien que c'est pour elle.

(Il l'embrasse.)

PRUDENCE.

Mais finissez donc!

FLORENTIN.

Qu'est-ce que j'entends?... J'aime mieux ne pas entendre.

(Il referme la fenêtre.)

ALFRED.

Je ne vous demande plus qu'une chose, son nom ! rien que son nom, et je m'en vais.

PRUDENCE.

Eh bien ! puisque vous voulez le savoir, c'est une étrangère qui était venue ici et qui est repartie.

ALFRED.

Une étrangère ! partie ! il serait vrai ! moi qui espérais...

PRUDENCE.

Maintenant, veuillez vous retirer.

ALFRED.

Oui, oui, mon enfant, je... (Avec regret.) Partie ! allons, il faut y renoncer. (A Prudence.) Adieu.

SCÈNE X.

LES MÊMES, OCTAVIE.

OCTAVIE, paraissant sur le balcon.

Ah ! le voilà ! il est revenu !

ALFRED.

C'est elle !

PRUDENCE.

O Ciel ! (Cherchant à entraîner Alfred.) Monsieur, sortez ou j'appelle.

OCTAVIE, lui jetant son bouquet.

Méchant ! se faire attendre depuis hier ! tenez, monsieur, voilà mon bouquet !

ALFRED, le ramassant.

Son bouquet ?

OCTAVIE.

Restez là, je vais descendre.

(Elle rentre.)

PRUDENCE, à part.

Il ne manquerait plus que ça !

(Elle court à la porte du pavillon et la ferme.)

ALFRED.

Que faites-vous ?

PRUDENCE.

Oh ! monsieur, ayez pitié de moi... car si vous saviez... si je pouvais vous dire...

ALFRED.

Parbleu ! je comprends ! c'est une victime ! Un père barbare, un tuteur jaloux... tant mieux, je la sauverai, je la délivrerai... maintenant il y va de mon honneur.

PRUDENCE.

Oh ! Dieu ! si mon père venait je serais perdue.

ALFRED.

N'ayez pas peur, je me retire... pour ne pas la compromettre ! mais je sais ce qui me reste à faire...

AIR : Allons tous à table (final de PORTIER, JE VEUX DE TES CHEVEUX).

(A part.)
Usons de mystère ;
Oui, j'ai mon projet ;
(Haut.)
Sachez bien, ma chère,
Garder le secret.

ENSEMBLE.

ALFRED, à part.

Usons de mystère, etc.

PRUDENCE, à part.

Ah ! de cette affaire
Que j'ai de regret !
Je saurai me taire,
C'est mon intérêt.

(Alfred sort par la grille, la ferme après avoir pris la clé, et jette le trousseau à terre dans le jardin.)

PRUDENCE.

Il emporte la clé ! (Appelant.) Monsieur ! monsieur ! Ah ! c'est fini, je n'en réchapperai pas.

(Elle va reprendre le trousseau à la porte.)

SCÈNE XI.

PRUDENCE, FLORENTIN.

FLORENTIN, sortant du pavillon.

Hein ! quoi ! qu'est-ce qu'il y a ?

PRUDENCE.

Il a pris la clé...

FLORENTIN.

Et un baiser que j'ai entendu...

PRUDENCE.

Il s'agit bien de ça... Voici mon père.

FLORENTIN.

Le voici?... je rentre.

PRUDENCE.

Vous vouliez lui parler.

FLORENTIN.

Oui; mais je crois qu'il vaut mieux que ce soit vous... je retourne au mannequin.

PRUDENCE.

Vite donc... dépêchez-vous.

(Elle le pousse dans la cabane.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PASCAL, puis OCTAVIE.

PASCAL, portant un plateau chargé de sucre et de fleur d'orange.

Voici pour les attaques de nerfs... Prudence! où sont mes clés?

PRUDENCE.

Vos clés? les voilà... (à part.) pourvu qu'il ne s'aperçoive pas...

PASCAL.

Très bien. Où est mademoiselle?

OCTAVIE, frappant à la porte.

Ouvrez! ouvrez donc!

PASCAL.

Comment! elle est enfermée! pourquoi l'as-tu enfermée?

PRUDENCE.

Dam! je craignais....

PASCAL.

Quoi? voyons... quoi?

OCTAVIE, frappant encore.

Ouvrez-moi donc!

PASCAL.

Mais ouvre-lui donc! tu vois bien que j'ai les bras.... (Prudence ouvre à Octavie.) Cette idée d'enfermer mademoiselle!

OCTAVIE, vivement.

Où est-il? où est-il?.. il n'y est plus?..

PASCAL.

Qui?.. qu'est-ce que vous cherchez?

OCTAVIE.

Ernest! je l'ai vu! il était là...

PASCAL.

Ernest!..

OCTAVIE.

C'est vous qui l'avez fait partir... mais je le retrouverai... oh! je le retrouverai malgré vous! Ernest! Ernest!... (Elle sort en courant et en appelant.) Ernest!..

PASCAL.

Allons, bon! la voilà qui se sauve dans le potager... elle va dévaster les haricots.

PRUDENCE.

Vous feriez bien de la suivre.

PASCAL.

Non... non... il n'y a pas de danger, elle ne peut pas sortir par là... Mais tout ça n'est pas clair... avec son Ernest... il est donc venu quelqu'un?

PRUDENCE.

Personne... ah! si... si... il est venu le jardinier...

PASCAL.

Le père Baudry?

PRUDENCE.

Non! non! un de ses garçons...

PASCAL.

Voilà du nouveau... le père Baudry vient de faire dire à l'hôtel qu'il ne pouvait envoyer personne aujourd'hui.

PRUDENCE.

Il paraît qu'il s'est ravisé, car il est là dans la cabane du jardinier.

PASCAL.

Dans la cabane du jardinier! c'est comme ça qu'il travaille!...

(Il pose son plateau sur un banc et va au pavillon.)

PRUDENCE.

Oh! il ne fait que d'arriver....

PASCAL, qui a ouvert la porte.

Hé! l'homme! venez un peu ici....

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FLORENTIN.

FLORENTIN, sortant du pavillon.

Allons! me v'là pincé.

PASCAL.

Je ne connais point ce visage. Qu'est-ce que vous faisiez là-dedans?

PRUDENCE.

Monsieur... cherchait sans doute....

PASCAL.

Taisez-vous!

FLORENTIN.

Tenez... je m'en vas vous le dire, monsieur Pascal...

PASCAL.

Il sait mon nom! Comment vous appelez-vous?

FLORENTIN.

Florentin.

PASCAL, avec beaucoup de défiance.

Florentin! est-ce qu'on s'appelle Florentin?.. oui, au fait, on peut s'appeler Florentin... Et c'est le père Baudry qui vous envoie?

FLORENTIN.

Le père Baudry!... non! non! (voyant les signes que lui fait Prudence.) oui, oui... c'est lui-même!

PASCAL, examinant sa fille et Florentin.

Il y a long-temps que vous êtes chez lui?

FLORENTIN.

Oui! oui!... non! non! (voyant les signes de Prudence.) je n'y suis que depuis hier....

PASCAL.

Non! non! oui! oui!... oui! oui! non! non!... ceci est louche... Vous êtes jardinier?

FLORENTIN.

Oui! oh! pour ça, oui!

PASCAL.

Nous allons bien voir... mettez-vous à l'œuvre....

FLORENTIN.

A l'œuvre?

PASCAL.

Oui, voyons! sommes-nous ici pour converser!... Prenez cette échelle et taillez ces espaliers.

FLORENTIN.

Ces espaliers! je veux bien...

(Il prend l'échelle, la pose près du balcon et y monte.)

PASCAL.

C'est facile, je soupçonne quelque chose... quoi? je n'en sais rien... mais voilà peut-être ce qu'il y a de plus inquiétant... Portons toujours ceci dans le pavillon...

(Il reprend son plateau et se dirige vers le pavillon à gauche.)

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, OCTAVIE.

OCTAVIE accourt en riant, elle tient à la main le shako de Florentin.

Ah! ah! je l'ai trouvé.... je l'ai trouvé!.. ah! ah! ah! ah!

FLORENTIN, sur l'échelle.

Mon shako!

OCTAVIE, riant.

Ah! ah! ah!

PASCAL.

Ah! bah! un shako!... voilà du nouveau! Tiens donc mon plateau, que je regarde.

OCTAVIE.

C'est-à lui! c'est à lui... je disais bien qu'il était venu!..

PASCAL, regardant le numéro.

En effet! 17e... c'est le 17e... le régiment arrivé avant-hier... (A Octavie.) Où avez-vous trouvé cet objet?

OCTAVIE.

Là-bas! là-bas!

PASCAL.

Dans les haricots! ça n'est pas naturel....

AIR : On dit que je suis sans malice.

Je forme mainte conjecture.
A qui peut être cett' coiffure?
D'où sort-elle? qui peut enfin
L'avoir plantée en ce jardin?
Je ne m'expliqu' pas ce mystère;
Quelque fertil' que soit la terre,
Lorsqu'on y sèm' des haricots,
Ell' ne produit pas de shakos...
Il n'y pouss' jamais de shakos!

OCTAVIE.

Donnez! donnez! je le rendrai à Ernest quand il viendra.

PASCAL.

Il n'y a plus d'Ernest... rentrez dans votre chambre... si je le rencontre, votre Ernest! Voyons, Prudence, rentrez toutes les deux!

OCTAVIE.

Non! non! je ne veux pas...

PASCAL.

Il n'y a pas de... je ne veux pas... rentrez, ou j'emploie des moyens coërcitifs!...

PRUDENCE.

Venez, mademoiselle...

ENSEMBLE.

AIR : Tais-toi donc, je t'en conjure (de LA FEMME DE TRENTE ANS).

PASCAL.

J'ai trop usé d'indulgence,
Vous lassez ma patience;
Je le veux, (*bis.*)
Retirez-vous de ces lieux...
Allons, point de résistance,
Ou craignez ma violence...
Je prétends (*bis.*)
Qu'on m'obéisse à l'instant!

OCTAVIE et PRUDENCE.

Il va perdre patience,
Obéissons en silence.
De ces lieux (*bis.*)
Retirons-nous toutes deux!
Ne faisons pas résistance,
Ou craignons sa violence.
A l'instant (*bis.*)
Il faut rentrer prudemment.

(Elles rentrent.)

SCÈNE XV.

PASCAL, FLORENTIN.

PASCAL.

Mes soupçons deviennent très vifs... Voilà le shako... mais la tête qui était dedans... où est la tête qui était dedans? Ce jardinier m'est suspect... Jardinier?...

FLORENTIN, redescendant.

Est-ce qu'il se douterait?..

PASCAL, à part.

Prenons un biais... (Haut.) Florentin, mon ami, car j'ai retenu votre nom... Florentin, dis-je, quelle est votre opinion là-dessus?

FLORENTIN.

Dam! monsieur Pascal...

PASCAL.

Voici la mienne: Un militaire n'abandonne pas son shako au gré du hasard... le porteur est ici, il doit y être, et il faut que tu m'aides à le trouver.

FLORENTIN.

Moi ? père Pascal...

PASCAL, lui prenant le bras.

Oh ! je tiens mon homme !

FLORENTIN.

Comment ?...

PASCAL.

Je cours chez le colonel, je lui expose l'intrigue, on fait l'appel, et celui qui se présente la tête nue.. tu conçois.. il est découvert.

FLORENTIN, à part.

Ah ! diable ! (Haut.) Dites donc...

PASCAL.

Quoi ?

FLORENTIN.

Je crois que vous feriez mieux de rester ici pour surveiller... et moi, si vous voulez, j'irai chez le colonel.

PASCAL.

Du tout !... j'ai besoin de lui raconter les circonstances...

FLORENTIN, le retenant.

Je vous assure que ça vaudra mieux.

PASCAL.

Il faut que j'y aille moi-même...

FLORENTIN.

Un instant donc !

PASCAL.

Laisse-moi, je suis pressé...

FLORENTIN, prenant le schako de son côté.

Non, ça ne peut pas...

PASCAL, tirant le shako à lui.

Mais lâche donc...

FLORENTIN.

Prenez garde, ne tirez donc pas comme ça.. vous allez arracher la jugulaire...

PASCAL.

Mais lâche donc !

(On entend battre la retraite.)

FLORENTIN, lui arrachant le shako.

Ah çà !... voulez-vous me rendre mon shako, à la fin !

PASCAL.

Ton shako !...

FLORENTIN.

Tant pis ! filons !... ah ! ma veste...

(Il sort par la droite en courant.)

PASCAL.

Ah ! sa veste ! c'est lui !... je m'en doutais ! Ah ! drôle !... (Il s'élance à sa poursuite.) Ah ! drôle !

SCÈNE XVI.

ALFRED, puis PRUDENCE.

ALFRED, qui était à la grille depuis un instant.

Ils sont partis, je n'entends plus personne... le jour baisse... (Il ouvre la grille, en retire la clé et la laisse ouverte.) Elle doit être dans ce pavillon où je l'ai aperçue... mais comment parvenir jusqu'à elle ? comment lui apprendre que je suis là ? n'importe... je ne sors pas d'ici sans lui avoir parlé, j'y suis résolu... Quelqu'un... cachons-nous...

(Il se cache derrière les arbres.)

PRUDENCE, sortant du pavillon avec précaution.

Mon père n'est plus là, ni Florentin...

ALFRED, caché.

C'est l'autre jeune fille ! ne nous montrons pas.

(Il se cache tout-à-fait.)

PRUDENCE.

Que s'est-il passé entre eux ? je suis d'une inquiétude... Mais j'entends... oui, on accourt de ce côté... Florentin !...

SCÈNE XVII.

PRUDENCE, FLORENTIN.

FLORENTIN, qui a son habit sur le bras.

Oui, c'est moi ! ouf ! oh ! la, la...

PRUDENCE.

D'où venez-vous ?...

FLORENTIN.

Tout est connu... votre père me poursuit.

PRUDENCE.

C'est fait de nous !...

FLORENTIN.

Heureusement il n'est pas de force à la course... je l'ai laissé étendu dans un carré d'asperges.

PRUDENCE.

Vite, vite, partez !...

FLORENTIN.

Partir !... je le voudrais... mais par où ? dites-moi par où ?

PRUDENCE.

Par-dessus le mur.

FLORENTIN, voyant la grille ouverte.

Oh ! la grille est ouverte.

PRUDENCE.

Tiens ! comment se fait-il ?...

PASCAL, en dehors.

Attends ! attends ! je te rattrape...

FLORENTIN.

Le voici !... je me sauve... oh ! j'oubliais !...

(Il revient et embrasse Prudence.)

PRUDENCE.

Eh bien ! êtes-vous fou ?...

FLORENTIN.

A demain, si je peux...

(Il sort en courant, et ferme la porte.)

PRUDENCE

Il est dehors ! je respire.

(Elle veut rentrer rapidement.)

SCÈNE XVIII.

PRUDENCE, PASCAL, puis ALFRED.

PASCAL, accourant et arrêtant Prudence.

Ah! drôle! je te tiens enfin.

(Il saisit sa fille.)

PRUDENCE.

Mais vous me faites mal.

PASCAL.

C'est toi! Où est-il? où a-t-il passé? réponds.

PRUDENCE.

Il me semble avoir vu courir quelqu'un de ce côté.

(Elle montre la droite.)

PASCAL.

Mais j'y songe: pourquoi êtes-vous là? qu'est-ce que vous y faites?

PRUDENCE.

Dam! j'ai entendu crier...

PASCAL.

Prudence! quel est cet homme? répondez! quel est cet homme?

PRUDENCE.

Qui donc? le jardinier?

PASCAL.

Il ne l'est pas, j'en suis sûr.

PRUDENCE.

Florentin!

PASCAL.

Est-ce qu'on s'appelle Florentin! la ruse est grossière. Se déguiser en jardinier... il faut qu'il ait bien peu d'imagination. Mais pourquoi vient-il? à qui en veut-il? est-ce à toi? est-ce à mademoiselle?

PRUDENCE.

Ah! mon père, pouvez-vous supposer...

PASCAL.

Je veux le savoir; c'est toi qui l'as introduit, tu es sa complice....

PRUDENCE.

Par exemple!

PASCAL.

C'est faux! petite ingrate! petite dénaturée! tu trahis ta maîtresse, tu trahis ton vieux père.

AIR : Aux braves hussards du cinquième.

Ah! quelque jour tu d'viendras parricide;
Tu mérit'rais le plus dur châtiment;
Mais j'ai pitié de ton sexe perfide
Dont tu n'es pas le plus bel ornement,
Non, tu n'es pas son plus bel ornement.
Je n' sais à quoi la colère m'expose,
Lorsque je vois ta vilaine action!
Va, sous la main si j'avais quelque chose,
Je te donn'rais ma malédiction, (*bis.*)
Tu recevrais ma malédiction.

(Il la poursuit en étendant les mains comme pour lui donner sa malédiction.)

ALFRED, se montrant.

Toujours du monde; il paraît qu'on se dispute.

PASCAL.

Et tu dis qu'il s'est sauvé par là?

PRUDENCE.

Oui, par là.

PASCAL.

Nous allons bien voir; je n'en viendrais pas à bout tout seul, car cet homme a des jambes de criminel; mais je vais querir du secours... (Fausse sortie.) Non, je demeure, je ne me fie plus à toi; va au château toi-même, envoie-moi les domestiques, les valets avec des armes; mon manteau, mon mouchoir, mon fusil et ma tabatière... bien chargé.

ALFRED, caché.

Ah diable!

PASCAL.

Nous fouillerons tout le jardin.

ALFRED, à part.

Ma position devient critique.

PRUDENCE.

J'y cours, mon père!

PASCAL.

Et vous, restez là-bas dans votre chambre; je vous défends de revenir.

PRUDENCE.

Mais si vous avez besoin de moi?

PASCAL.

Ça ne te regarde pas; je veillerai, je passerai la nuit, je m'épuiserai; va-t'en, je ne veux plus te voir, tu n'es qu'un serpent.

PRUDENCE, à part.

S'ils trouvent quelqu'un, ils seront bien adroits.

(Elle sort.)

SCÈNE XIX.

PASCAL, ALFRED.

PASCAL, réfléchissant.

Quand on est jeune, on desire des enfans! On se dit comme ça : c'est gentil les enfans! il faut que j'en aie! ils m'aimeront, ils me soutiendront, ils me consoleront... On en a, on se dépêche d'en avoir... et ils sont à peine éclos qu'ils sont déjà méchans comme des ânes rouges! Je ne veux détourner personne de perpétuer l'espèce humaine... au contraire, j'y engage un chacun! Mais enfin moi, qui n'ai qu'une fille, une seule fille... il y a des momens où je trouve ce nombre trop élevé... Je gagerais qu'elle a fait évader l'intrus! s'il est parti, je l'empêcherai bien de rentrer. Fermons d'abord ce pavillon, (il ferme la porte.) et s'il est encore ici... mais où peut-il se fourrer? ce matin il était dans la cabane, l'infâme y est peut-être blotti; malheur à lui si je l'y trouve.

(Il entre dans la cabane du jardinier.)

ALFRED.

Ils vont venir! et pas moyen de leur échapper! que faire?... Attendre à demain, il ne sera plus temps, nous pouvons partir... Renoncer à la voir!... elle qui compte peut-être sur moi, qui semble implorer ma protection. Oh! non! il faut à tout prix... (Il va à la porte du pavillon qu'il essaye d'ouvrir.) Mais comment?... Ah! ce balcon...

(Il y monte par l'échelle que Florentin a laissée.)

PASCAL, dans la cabane.

Ah! je te tiens, brigand! je te tiens, scélérat! Tu me suivras de gré ou de force. (Il sort du pavillon en traînant un mannequin.) Ah! je me suis trompé, c'est le mannequin des oiseaux. (Il le repousse dans le pavillon.) Décidément il n'est pas là-dedans.

SCÈNE XX.

PASCAL, en bas; ALFRED, sur le balcon; DOMESTIQUES.

CHOEUR.

AIR nouveau de M. Doche.

Nous voilà tous... que faut-il faire?
S'il est ici quelque danger,
Nous venons pour vous y soustraire,
Ou du moins pour le partager.

PASCAL.

Mes chers amis, un scélérat, un traître
S'est introduit dans ce logis.
Dans quelque coin il se cache peut-être,
Il faut le trouver à tout prix (*ter.*)
S'il est ici, comme je le soupçonne,
Point de scandale, arrêtez-le sans bruit.
Mais si vous ne voyez personne,
Dans le jardin vous passerez la nuit.
Ne dormez pas! qu'une garde fidèle
S'oppose à toute invasion...
Moi, dans ces lieux je reste en sentinelle
Pour veiller sur ce pavillon
Et sur l'honneur de la maison.

(Il prend un fusil et un manteau des mains d'un domestique.)

CHOEUR.

AIR :

C'est convenu, de cette affaire
Nous allons courir le danger,
Et nous saisir du téméraire
Qui vient ainsi nous outrager.

(Ils sortent.)

SCÈNE XXI.

PASCAL, en bas; ALFRED, sur le balcon.

ALFRED, à part.

Me voilà bien! il va faire sentinelle toute la nuit.

PASCAL.

Quelle journée! je tombe de lassitude... c'est ça; maintenant retirons cette échelle... de la prudence; (il enlève l'échelle.) plaçons-la ici. On ne pourra entrer ni sortir sans me passer sur le corps... (il place l'échelle sur l'escalier.) là! voilà ce que c'est. Maintenant je suis bien tranquille.

ENSEMBLE

AIR : Partons, partons vite en silence (final du premier acte de FRASCATI).

PASCAL.

Fidèle à la prudence,
Je vais toute la nuit
Prêter sans négligence
L'oreille au moindre bruit.
Toute la nuit
Au moindre bruit.

ALFRED.

Ici point d'imprudence.
A quoi suis-je réduit!
Faut-il donc en silence
Passer ainsi la nuit,
Passer sans bruit,
Toute la nuit?

Cette aventure est incroyable!
Impossible de me sauver!
Et je ne suis plus responsable
Du malheur qui peut arriver.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

PASCAL.

Si dans ces lieux un téméraire
Voulait pénétrer par hasard,
Malheur à lui! j'ai son affaire:
J' lui flanqu' du gros plomb quelque part.

REPRISE.

PASCAL.

Fdèle à la prudence, etc.

ALFRED.

Ici point d'imprudence, etc.

(En chantant ce morceau, Pascal a posé l'échelle sur les marches de l'escalier du pavillon, a étendu son manteau dessus et s'est couché. Alfred essaye d'ouvrir le fenêtre du pavillon.—Le rideau tombe.)

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ACTE SECOND.

Un salon. Une cheminée à gauche; une fenêtre à droite.

SCÈNE I.

PRUDENCE, puis OCTAVIE.

OCTAVIE, assise auprès de la table, faisant de la tapisserie, à Prudence qui entre.

Eh bien! ton père? l'as-tu trouvé?

PRUDENCE.

Non, madame; mais j'ai su qu'il était allé dès le grand matin à la ville.

OCTAVIE.

A la ville?

PRUDENCE.

Oui, et il ne peut pas encore être de retour; il y a trois lieues d'ici à Bayonne.

OCTAVIE.

C'est singulier! lui qui n'y va jamais sans moi depuis que nous l'avons quittée et que nous sommes retirés dans cette campagne... Il faut qu'il ait quelque projet dont il ne m'aura pas rendu compte.

PRUDENCE.

Je le crois aussi; hier au soir, il m'a forcée d'écrire un billet.

OCTAVIE.

Un billet, et pour qui?

PRUDENCE.

Je l'ignore; mais il m'a dit qu'il fallait une écriture de femme, et comme la mienne est tout-à-fait de ce genre-là... enfin, il l'a voulu, et quand il veut quelque chose...

OCTAVIE.

Son absence m'inquiète malgré moi!

PRUDENCE.

Il paraît que Baptiste avait reçu l'ordre de préparer la calèche, et ils sont partis ensemble.

OCTAVIE.

Ah! ils sont partis!..... Et ce monsieur, cet officier?

PRUDENCE.

M. Alfred de Sorigny!

OCTAVIE.

Il est sans doute parti avec eux?

PRUDENCE.

Non, madame; M. Alfred est encore ici, je viens de l'apercevoir dans le jardin avec le petit Jules.

OCTAVIE, avec joie.

Ah! Jules est avec lui?

PRUDENCE.

Oh! ils ne se quittent presque pas, et Jules aura bien du chagrin quand M. Alfred sera obligé de partir. Il est vrai qu'il est bien aimable, M. Alfred; n'est-ce pas, madame?

OCTAVIE.

Tu trouves?

(Elle se lève.)

PRUDENCE.

Oui, moi je l'affectionne! parcequ'il y a des jours où il est gai, et puis d'autres où c'est tout différent!

AIR du vaudeville de l'Héritière.

Il tomb' souvent dans la tristesse,
Et moi, je dois le déclarer,
Un jeune homm' toujours m'intéresse
Quand je l' vois se désespérer,
Et que je l'entends soupirer;
Car je n'ai pas l'âme inhumaine,
Et, sans que je sache pourquoi,
Les soupirs me font de la peine,
Surtout quand ils n' sont pas pour moi.

OCTAVIE.

Ce monsieur ne peut cependant pas toujours rester ici.

PRUDENCE.

En tous cas, il ne paraît pas pressé de s'en aller.

OCTAVIE.

Peut-être est-il encore faible et souffrant?

PRUDENCE.

Non, madame, je vous assure; il est parfaitement rétabli.

OCTAVIE.

Alors je ne devine pas qui peut le retenir.

PRUDENCE.

Ce n'est pas moi, d'abord! Au reste, vous pouvez le lui demander à lui-même, car le voici, je l'entends.

OCTAVIE.

Non! non! je ne veux ni le voir ni lui parler; sa conversation me déplaît, me fatigue..... Trouve un prétexte pour m'excuser.

(Elle serre sa tapisserie.)

PRUDENCE.

Dam! je tâcherai... (A part.) Si c'est comme ça qu'elle le renvoie.

ALFRED entre en lisant un journal; il aperçoit Octavie et la salue.

Madame!...

OCTAVIE.

Monsieur!...

(Elle rentre à droite.)

SCÈNE II.

PRUDENCE, ALFRED.

ALFRED, à part.

Toujours le même accueil! elle me traite

avec une froideur... Il serait pourtant cruel d'y renoncer!

PRUDENCE.

Pauvre jeune homme! voilà qu'il soupire encore.

ALFRED.

Il paraît, mademoiselle Prudence, que je suis arrivé mal à propos; j'ai fait fuir votre maîtresse.

PRUDENCE.

Oh! quelle idée! elle m'a chargée au contraire de l'excuser auprès de vous.

ALFRED.

Les excuses sont inutiles, et je n'ai pas le droit d'en exiger; mais je m'aperçois que je suis importun et que ma présence gêne ici tout le monde.

PRUDENCE.

Oh! pas moi, monsieur!

ALFRED.

Non! mais votre père qui me fait une mine effroyable, et votre maîtresse qui m'évite continuellement.

PRUDENCE.

Au fait, monsieur, si vous voulez que je vous dise : ils m'ont bien grondée l'autre jour de vous avoir reçu en leur absence.

ALFRED.

Ah! vraiment!

PRUDENCE.

Dam! c'est pas de ma faute : mon père était allé à la ville avec madame; moi j'étais seule à la maison, et quand vous vous êtes présenté, vous aviez l'air si faible, si malade... et puis, je ne sais pas si c'est une idée, mais il me semble que je vous avais déjà vu quelque part.

ALFRED, à part.

Diable! (Haut.) Comme vous dites, c'est une idée.

PRUDENCE.

Oh! en tous cas, je vous aurais toujours bien reçu, d'autant plus que vous êtes militaire et que vous revenez d'Espagne..... A propos de l'Espagne, je n'ai pas encore osé vous demander ça : Vous n'auriez pas connu là-bas un nommé Florentin, un soldat?

ALFRED.

Florentin?...

PRUDENCE.

AIR du vaudeville de l'Étude.

Là-bas vous l'aurez vu peut-être :
D'abord, il est joli garçon;
Il est facile à reconnaître,
D'autant plus qu'il est très poltron;
D'après ce portrait, je le gage,
Quelque chos' doit vous l'indiquer,
Car puisqu'il n'a pas de courage
Il a dû se fair' remarquer.

ALFRED.

Ma foi, non!... Ainsi, vous croyez que sans vous, on m'aurait refusé l'entrée de cette maison?

PRUDENCE.

Dam! c'est bien possible.

ALFRED.

Et pourquoi cela?

PRUDENCE.

Oh! pour beaucoup de raisons... à ce que dit mon père... d'abord, parceque madame attend son mari, qui est à l'armée d'Espagne depuis trois ans.

ALFRED.

Son mari!... je m'imaginais qu'elle était veuve.

PRUDENCE.

Oh! non... elle est bien mariée... à ce que dit mon père... car moi, je n'ai pas assisté au mariage... on m'avait renvoyée à l'Abbaye, et quand je suis revenue j'ai trouvé bien du changement!... M. le comte était mort; mademoiselle n'était plus mademoiselle... on l'appelait madame... la raison lui était revenue, je ne sais pas trop comment... et au lieu de rester à la ville, elle était venue s'établir avec mon père dans cette campagne où l'on ne voit personne... enfin, elle avait un fils, le petit Jules que vous aimez tant!

ALFRED.

Oui, oui... (A part.) Son père lui a fait une histoire.

PRUDENCE.

Quant au mari, je n'ai jamais entendu son nom... et toutes les fois que je veux en parler, mon père m'impose silence et me fait des gros yeux!... Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous.

ALFRED.

Je le pense également.

PRUDENCE.

Mais c'est bien étonnant que vous n'ayez pas connu Florentin... Pauvre garçon!... il ne reviendra peut-être jamais... Il me le disait bien, la veille de son départ : « C'est peut-être la dernière fois que vous me voyez, mam'selle Prudence!... » Le lendemain, son régiment est entré en Espagne, et je n'ai jamais eu de ses nouvelles.

ALFRED.

Dans une guerre comme celle-là, les communications étaient si difficiles...

PRUDENCE.

Ce n'est pas tout : v'là qu'à présent, mon père veut m'en faire épouser un autre... un maître-d'hôtel de sa connaissance... il me tourmente... il me persécute!... oh! ça finira mal! si on me pousse à bout, je ferai un coup de tête!...

ALFRED.

Vraiment, c'est à ce point-là!

PRUDENCE.

Dam! ce pauvre Florentin!... C'est étonnant

que vous ne l'ayez pas connu! un des plus beaux militaires du 17e!

ALFRED.

Il était dans le 17e?

PRUDENCE.

Léger, oui, monsieur... premier bataillon... troisième compagnie.

ALFRED.

Le 17e... c'est le régiment qui est arrivé hier à Bayonne.

PRUDENCE.

Il serait possible!

ALFRED.

J'en lisais la nouvelle tout-à-l'heure dans le journal.

PRUDENCE.

Oh! monsieur! quel bonheur!... est-ce que vous ne connaissez personne dans le 17e?

ALFRED.

Si fait... c'est mon ancien régiment.

PRUDENCE.

Et vous auriez la bonté de vous informer?...

ALFRED.

Volontiers... Il était simple soldat?

PRUDENCE.

Oui, dans ce temps-là... mais il a dû avancer rapidement, surtout en revenant.

ALFRED.

C'est bien... je saurai s'il existe encore.

PRUDENCE.

Tâchez de le prévenir que je vais me marier, et que ça presse...

ALFRED.

Comptez sur moi.

PRUDENCE.

Oh! que je suis contente!

(Elle saute de joie.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL.

Hein!... qu'est-ce qui vous prend? pourquoi sautez-vous?

PRUDENCE.

Mon père...

PASCAL.

Sortez... votre père a besoin d'être seul.

ALFRED.

En ce cas, je me retire aussi.

PASCAL.

Ah! pardon, monsieur... je ne vous voyais pas... (A part.) Encore ici! et l'autre qui va venir... il faut absolument nous débarrasser de lui. (Haut.) Ah çà! monsieur... est-ce que vous croyez, par hasard?...

ALFRED.

Quoi, monsieur?

PASCAL, à part.

Mettons-y de la prudence. (Haut.) Et comment vous portez-vous aujourd'hui?

ALFRED.

Mais...

PASCAL.

Tant mieux... tant mieux... car vous devez furieusement vous ennuyer avec nous; c'est ce que je disais encore hier...

ALFRED.

Oui... c'est ce que vous me dites tous les jours... et je pourrais en conclure que vous avez l'intention...

PASCAL.

Oh! non... pas positivement.

AIR de Julie.

Je vous r'connais pour un homme agréable,
Mais, par malheur, je vous vois d'puis long-temps,
Et l'habitude est un' chose détestable:
Elle affaiblit les plus doux sentimens.
Après dix ans d'absence... je parie
Que j' vous r'verrais avec bien du plaisir;
Et si vous pouviez n' plus r'venir,
Je vous aimerais à la folie.

ALFRED.

C'est assez clair.

PASCAL.

Eh bien! oui: je vous le dis sans fard, je voudrais vous voir à une distance que je ne fixe pas, de peur d'aller trop loin.

ALFRED.

Auriez-vous la bonté de me dire les motifs?...

PASCAL.

Les motifs?... voici les motifs... j'attends une personne qui ne doit pas vous rencontrer en ce logis.

PRUDENCE, se rapprochant.

Qui donc, mon papa?

PASCAL.

Comment! tu es encore-là, petite masque!... au fait, tant mieux! j'avais oublié... tu commanderas un déjeûner solide... un fort déjeûner!

PRUDENCE.

Pour qui, mon père?

PASCAL.

Va-t'en!... disparais!...

PRUDENCE.

Je me sauve!

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

PASCAL, ALFRED.

PASCAL.

Nous voilà seuls, je reprends le fil!... Je disais donc qu'il y a ici une femme... une jeune femme... et celui que j'attends... non pas qu'il soit jaloux!... il aurait tort de l'être, puisque je suis là... et quand Pascal est là, on peut être bien tranquille... mais d'un autre côté, vous êtes là aussi, et il aurait le droit de se formaliser...

ALFRED.

Comment ?

PASCAL.

En un mot, c'est son mari.

ALFRED.

Son mari !

PASCAL.

Il arrive aujourd'hui même.

ALFRED.

Allons donc !... c'est impossible !

PASCAL.

J'ai laissé à Bayonne la calèche qui doit l'amener... il sera ici avant un quart-d'heure.

ALFRED, à part.

Ceci est un peu fort !

PASCAL.

Voyons, jeune homme, soyons honnête !... faisons ce que devons, advienne que pourra !

ALFRED.

Oui ! oui ! vous avez raison ! je ferai ce qui sera convenable.

PASCAL.

Vous allez partir ?

ALFRED.

C'est entendu.

PASCAL.

Tout de suite ?

ALFRED.

A l'instant.

PASCAL.

A la bonne heure !... je n'attendais pas moins d'un brave, d'un militaire... parcequ'avec eux, l'honneur, la délicatesse, les sentimens !... (A part.) Il faut toujours flatter ces gens-là !...

ALFRED, à part.

Son mari !... parbleu ! je suis curieux de le voir en face !

PASCAL.

Je vais faire seller votre cheval.

ALFRED.

C'est bien, je m'en charge.

PASCAL.

Bon voyage, monsieur Alfred !

ALFRED.

AIR : (SPECTACLE A LA COUR).

Allons, je pars, le devoir m'y convie.
(A part.)
Je sens qu'il faut lui céder avant tout.

PASCAL.

C'est un beau trait de plus dans votre vie,
Où, j'en suis sûr, on en compte beaucoup.

ALFRED, à part.

A m'éloigner c'est en vain qu'il s'escrime,
Usons d'adresse et revenons soudain.

PASCAL.

Adieu, jeune homme, emportez mon estime.
(A part.)
Ça ne peut pas le gêner en chemin.

ENSEMBLE.

PASCAL.

Oui, le devoir à partir vous convie,
Et vous allez lui céder avant tout;
C'est un beau trait de plus dans votre vie,
Où, j'en suis sûr, on en compte beaucoup.

ALFRED.

Adieu, je pars, le devoir m'y convie,
Je sens qu'il faut lui céder avant tout;
Oui, c'en est fait, et je me sacrifie;
Mais ce trait-là doit m'honorer beaucoup.

(Alfred sort.)

SCÈNE V.

PASCAL, seul.

Maintenant je suis bien tranquille... l'autre peut arriver... Il va donc venir, le drôle ! le chenapan !... voilà trois années que j'attends son retour... Enfin je lis hier dans le journal que le 17e est à Bayonne; je pousse un cri, je cours à la ville, et j'apprends que le brutal existe encore, qu'il n'a rien perdu à la guerre, si ce n'est peut-être le souvenir du passé; mais je suis là pour le lui rappeler. Je ne pouvais aller le trouver moi-même, il aurait deviné le piège; j'ai donné mes instructions à Baptiste qu'il ne connaît pas : il a dû lui remettre un billet captieux ! Je crois avoir suivi les lois de la prudence ! Ah ! mon gaillard, tu sauras ce que peut le dévouement d'un vieux serviteur ! Il faut que tu épouses ta victime, il faut que tu répares tes turpitudes... (Prêtant l'oreille à la porte à gauche.) Quelqu'un vient de ce côté: c'est lui, sans doute.

BAPTISTE, entrant.

Monsieur, la personne est là !

PASCAL.

Fais-la entrer ! l'entretien sera chaud. Assurons-nous que personne ne peut nous troubler.

(Il va au fond, regarde et disparaît un instant.)

SCÈNE VI.

BAPTISTE, FLORENTIN, puis PASCAL.

BAPTISTE, rentrant par la gauche.

Par ici, monsieur !

FLORENTIN, regardant autour de lui.

Fichtre ! beaux meubles ! beaux appartemens ! Dites-moi, camarade, est-elle jolie votre maîtresse ?

BAPTISTE.

Monsieur, je n'ai rien à vous dire.

(Il sort.)

FLORENTIN.

Il paraît qu'il a sa consigne, il ne me propose seulement pas de me rafraîchir. En voilà une aventure des Mille et une Nuits ! et j'aurais cru qu'on voulait me jouer une farce sans ce billet dont la phrase m'a décidé... (Lisant.)

« Monsieur, si vous êtes aussi brave qu'on doit le supposer...» (S'interrompant.) Un peu qu'on est brave! quand on a gagné ses épaulettes d'officier sur le champ de bataille.... et pourtant j'ai encore peur; mais c'est dans un autre genre.

AIR du Petit Courrier.

On va, dit-on, faire la paix,
Et la frayeur vient me reprendre;
Maint'nant j'ai peur de n' plus entendre
Le canon que je détestais.
Du soldat le métier est rude:
Mourir pour son pays... voilà!
Mais quand on en a l'habitude
On ne peut plus vivre sans ça.

Achevons. (Lisant.) « Suivez l'homme qui vous remettra ce billet... On vous attend! mystère, prudence et discrétion. » Ce mot de prudence m'en rappelle une que j'ai laissée à Bayonne il y a trois ans... la fille du père Pascal. Arrivé d'hier, je n'ai pas eu le temps de m'informer d'elle; mais je m'en informerai; je saurai ce qu'elle est devenue, cette jolie petite Prudence! Elle croit peut-être que je l'ai oubliée...du tout! ça tient encore, ça tient ferme, ce qui ne m'empêchera pas de... Mais voyons toujours cette dame, cette marquise qui m'envoie chercher en calèche, car j'ai idée que c'est une marquise ou une comtesse qui m'aura vu hier défiler la parade... Elle est peut-être vieille... Pauvre femme! j'en serais fâché pour elle.

SCÈNE VII.

FLORENTIN, PASCAL.

PASCAL, entrant.

Nous pourrons causer tranquillement.

FLORENTIN.

Quelqu'un!... ce doit être elle... Voyons : de la tenue et de l'élégance!

(Il arrange son col.)

PASCAL.

Monsieur!...

FLORENTIN.

Mad... qu'est-ce que c'est que ça?

PASCAL.

Silence!

FLORENTIN, à part.

Le père de Prudence!

PASCAL.

Florentin! me reconnaissez-vous?

FLORENTIN.

Mais dam! vous êtes le père Pascal. Comment ça va-t-il, père Pascal?

PASCAL.

Comme vous voyez; et vous même?... Mais il ne s'agit pas de ça!

FLORENTIN.

Et votre petite? elle se porte bien?

PASCAL.

Ma petite?

FLORENTIN.

Oui, Prudence, votre fille?

PASCAL.

Vous êtes bien bon... Mais il ne s'agit pas de ça!

FLORENTIN.

Elle est toujours avec vous? toujours demoiselle?

PASCAL.

Toujours... demoiselle; mais je la marie la semaine prochaine.

FLORENTIN.

Vous mariez Prudence?

PASCAL.

Oui, elle se marie! n'est-ce pas une loi de la nature? qu'en pensez-vous, jeune homme? ne faut-il pas qu'on se marie, surtout quand on a commis des fautes, quand on a des crimes à effacer!

FLORENTIN.

Comment! Prudence aurait à effacer...

PASCAL.

Il ne s'agit pas d'elle; monsieur, vous devez me comprendre?

FLORENTIN.

Non, ma foi!

PASCAL.

Si fait, vous me comprenez. Et vous pouvez vous flatter de l'avoir échappé belle, car cette nuit-là j'étais sous le balcon, muni d'un fusil à deux coups.

FLORENTIN, cherchant.

Sous le balcon?...

PASCAL.

J'aurais pu vous flanquer du gros plomb quelque part, j'aurais pu vous tuer; mais le matin quand vous vous sauvâtes, je m'étais endormi... et c'est fort heureux! car si je vous avais tué vous seriez mort, et si vous étiez mort... j'espère qu'à présent vous me comprenez!

FLORENTIN.

Ah çà! voyons, père Pascal, ne rions pas! Où sommes-nous ici?

PASCAL.

Vous êtes chez elle.

FLORENTIN.

Chez qui?

PASCAL.

Chez votre femme.

FLORENTIN.

Ma femme!... comment, je suis!... (A part.) C'est que je n'y suis pas du tout.

PASCAL.

Oui, votre femme! j'appuie sur le mot! votre femme! car elle le sera, il faut qu'elle le soit! Oh! dites que vous épousez ma jeune maîtresse!

FLORENTIN.

Ah! c'est votre jeune maîtresse qui... (A part.) Décidément, il me prend pour un autre!

PASCAL.

Elle est jeune, elle est belle, elle est noble,

elle a du bien : c'est beaucoup plus que vous ne méritez, sans reproche !

FLORENTIN, à part.

Si je parle, il me mettra à la porte ; ne disons rien avant d'avoir vu Prudence.

PASCAL.

Et quand elle serait affeuse; quand elle serait dans la misère, sur la paille, ne suffit-il pas qu'elle soit la mère de votre enfant !...

FLORENTIN.

Ah ! il y a un enfant ?

PASCAL.

Oui, il y en a un ! je le gardais pour la bonne bouche... un petit garçon qui a presque toutes ses dents... un joli petit amour ! (A part.) C'est drôle, il ne lui ressemble pas du tout. (Haut.) Vous le verrez, vous serez attendri ; vous l'êtes déjà ! convenez-en, vous l'êtes.

FLORENTIN.

Certainement, père Pascal ; cependant...

PASCAL.

Je vois ce que vous voulez dire : vous croyez qu'elle est encore folle... elle ne l'est plus ! elle a recouvré la raison en donnant le jour à votre fils !

FLORENTIN.

Tiens ! tiens ! tiens !

PASCAL.

C'est ce que j'ai dit aussi ; mais les médecins m'ont expliqué ça. C'est le cerveau... la région du cerveau, qui se trouvait sous l'influence de... il y a un terme pour ça ; et puis tout-à-coup, ça s'est rétabli machinalement par l'effet de... il y a encore un terme pour ça. Enfin, elle était folle, et elle ne l'est plus ; ils ont tous été d'accord sur ce point-là.

FLORENTIN.

Ça serait bien possible.

PASCAL.

Mais le plus embarrassant, c'est qu'elle n'a pas de vous une idée couleur de rose ; elle vous regarde comme un... dam ! elle en a le droit !

FLORENTIN.

Après ça, si elle ne veut pas absolument...

PASCAL.

Si fait ! ça dépend de vous ! tâchez de lui plaire, de vous faire aimer ; d'abord vous êtes officier, c'est déjà quelque chose ; et puis vous n'êtes pas trop mal conformé, dans ce que vous êtes.

FLORENTIN.

Je crois bien !

PASCAL.

Voyons la tournure... (Il le fait tourner.) Elle est passable ! Voyons la figure... ne riez pas... Hum ! hum !..enfin elle est suffisante...c'est dommage que vous ne soyez pas blessé ; un bras en écharpe, une jambe de bois, ça fait très bien.

FLORENTIN.

Dam ! si j'avais su...

PASCAL.

Surtout, quand il en sera temps, rendez-lui le portrait de son frère.

FLORENTIN.

Le portrait de son frère ?

PASCAL.

Oui, ça lui fera plaisir... est-ce que vous l'avez perdu ?

FLORENTIN.

Non... mais je ne pourrais pas trop vous dire ce qu'il est devenu.

PASCAL.

Tant pis. J'y comptais... et puis, c'était une preuve... enfin, c'est égal ; j'ai de l'espoir... et maintenant que vous êtes prévenu, je vais vous conduire auprès d'elle.

FLORENTIN.

Comme ça, tout de suite !... j'aurais bien voulu me rafraîchir.

PASCAL.

Oui, après l'entrevue ; vous déjeûnerez ensemble... j'ai tout prévu, tout arrangé.

FLORENTIN, à part.

Vieux fou, va !.. sans ta fille, je t'enverrais joliment promener !

PASCAL.

Venez... suivez-moi... non, c'est inutile... la voici.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, OCTAVIE.

OCTAVIE.

Ah ! c'est vous, Pascal... je vous attendais avec impatience...Un étranger !..

PASCAL.

Oui... c'est-à-dire, un étranger... monsieur n'est pas tout-à-fait...

FLORENTIN, à part.

Elle est fort gentille, ma femme.

PASCAL.

J'avais oublié de vous dire que le 17e est à Bayonne depuis hier.

OCTAVIE.

Quoi ! le régiment...

PASCAL.

De votre mari... précisément.

OCTAVIE, très effrayée.

Il est de retour !

PASCAL.

Non... calmez-vous... pas encore... il est resté un peu en arrière. (Bas à Florentin.) C'est un biais que je prends. (Haut.) Ce matin, comme je parcourais la ville pour m'informer de lui, je rencontre un groupe d'officiers, et je m'adresse à monsieur... j'aurais pu m'adresser à un autre... mais non ; il y a une voix qui me criait : Adresse-toi à celui-là... il est vrai que monsieur a une figure qui prévient singulière-

ment. (Bas à Florentin.) Tenez-vous droit. (Haut.) Et il s'est trouvé, voyez le bonheur! il s'est trouvé que monsieur est l'ami de Florentin... car... car décidément votre mari s'appelle de Florentin.

OCTAVIE.

Ah! monsieur est l'ami...

PASCAL.

Oui... l'ami intime. Enfin, il a bien voulu m'accompagner jusqu'ici, pour vous donner de ses nouvelles. (Bas à Florentin.) Parlez donc! parlez donc!

FLORENTIN.

Oui, j'ai bien voulu l'accompagner... et certainement...

PASCAL, bas.

Taisez-vous. (Haut.) S'il faut en croire monsieur, il a beaucoup gagné depuis ses campagnes... il est très bien!... d'abord, ils sont tous beaux dans ce régiment-là... (Florentin veut avancer, Pascal se met devant lui.) très aimables aussi.

OCTAVIE.

Mais enfin, parlez-moi de lui... son retour est encore éloigné, n'est-ce pas?

PASCAL.

Non; à présent, je peux l'avouer; monsieur prétend qu'il reviendra bientôt.

OCTAVIE.

Bientôt?

PASCAL.

Peut-être plus tôt que nous ne le croyons.

OCTAVIE.

Il serait possible!

PASCAL, bas à Florentin.

Voyons... soyez galant... dites-lui quelque chose.

FLORENTIN.

Certainement, madame, quand on est attendu par une femme aussi... sacrebleu! il faudrait être bien je ne sais quoi...

PASCAL, bas.

Chut!... oh! le butor! (Haut.) Il veut dire par là qu'il est pressé de revenir... il se réjouit de vous revoir; et quand il arrivera, j'espère que vous le recevrez avec courtoisie.

OCTAVIE.

N'est-ce pas mon devoir?

PASCAL.

Oui, un devoir et un plaisir... et maintenant, ma bonne maîtresse... (Bas à Florentin.) Attention! voici le moment. (Haut.) Maintenant, mon excellente maîtresse, veuillez pardonner à un ancien serviteur...

OCTAVIE.

Vous pardonner! quoi donc, Pascal?

PASCAL, bas.

Attention! (Haut.) Une ruse, un petit stratagème dicté par la prudence.

OCTAVIE.

Que voulez-vous dire?

PASCAL.

Je veux dire que votre... mari...

OCTAVIE.

Eh bien?

PASCAL, bas.

Attention! (Haut.) Votre mari est arrivé.

OCTAVIE, avec crainte.

Arrivé!...

PASCAL.

Il est ici.

OCTAVIE.

Ici!...

PASCAL.

Oui, près de vous... le voilà.

OCTAVIE.

Lui! ah!

(Elle tombe dans un fauteuil.)

FLORENTIN.

Elle se trouve mal!

PASCAL.

A genoux, à genoux!... c'est la joie, la surprise!

FLORENTIN.

Quel embarras!

(Il va tirer une sonnette.)

PASCAL.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? Jetez-vous à ses pieds.

FLORENTIN.

Vous croyez?

PASCAL.

A genoux!... prenez sa main... baisez-la; baisez-la ferme.

FLORENTIN.

Au fait... pourquoi pas?

(Il tombe à genoux et baise la main d'Octavie.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PRUDENCE, puis ALFRED.

PRUDENCE.

Papa! vous avez sonné?

PASCAL.

Oui, c'est madame qui se trouve mal parce que son mari est revenu.

PRUDENCE.

Son mari!

PASCAL, le lui montrant.

Tu le vois bien!

FLORENTIN, se retournant.

Dieu! c'est elle!

PRUDENCE, le reconnaissant.

Ah!

(Elle tombe dans un fauteuil de l'autre côté.)

PASCAL.

Comment, elle aussi!

FLORENTIN.

Prudence!

(Il laisse Octavie et va se jeter aux genoux de Prudence et lui baise les mains.)

PASCAL.

Eh bien!

ALFRED, entrant et apercevant Octavie.

Grand Dieu! que vois-je?

(Il va se jeter à ses genoux.)

ENSEMBLE.

AIR : Quel affreux mariage!

ALFRED et FLORENTIN.

Ah! veuillez, je vous prie,
Revenir à la vie;
Oui, revenez à vous,
Ou bien je meurs à vos genoux.

PASCAL.

Morbleu! que signifie!
Est-ce une comédie?
Messieurs, relevez-vous,
Ou bien redoutez mon courroux.
(A Florentin.)
Mais non, ce n'est pas ça, songez à votre femme.
(A Alfred.)
Je ne dois pas souffrir... Ah! monsieur, c'est infâme!
(A Florentin.)
Florentin, à ma fille ici que voulez-vous?
On ne doit pas se tromper de genoux.

Ah! veuillez, je vous prie, etc.

ALFRED.

Ah! elle revient!

FLORENTIN.

Elle revient!

PASCAL.

Je crois que je vais me trouver mal à mon tour.

(Il s'assied au fond.)

ALFRED, se relevant.

De grâce, madame, daignez m'écouter!

OCTAVIE.

Non, monsieur, laissez-moi!

PASCAL.

Oui! laissez-la! je vous somme de la laisser! Rentrez, madame! (il la soutient.) rentrez dans votre appartement; monsieur votre mari vous rejoindra tout-à-l'heure.

ALFRED.

Son mari!

PRUDENCE.

Son mari!

FLORENTIN, bas à Prudence.

Prudence, ne croyez pas...

PRUDENCE, de même.

Allez, monsieur! c'est affreux!

PASCAL, sévèrement.

Prudence! Prudence! suivez votre maîtresse.

(Octavie et Prudence sortent; Pascal les reconduit.)

ALFRED, à Florentin.

Un mot, s'il vous plaît!

FLORENTIN.

Deux, si vous voulez.

ALFRED.

Vous n'êtes pas le mari de cette dame.

FLORENTIN.

Je le sais bien.

ALFRED.

Qui êtes-vous donc?

FLORENTIN.

Florentin, sous-lieutenant au 17e.

ALFRED.

Florentin! celui dont Prudence m'a parlé?

FLORENTIN.

Lui-même... Et vous, il paraît que...

ALFRED.

Silence!

FLORENTIN.

Je comprends; il faut nous entendre.

ALFRED.

Et nous servir mutuellement.

FLORENTIN.

C'est convenu.

SCÈNE X.

PASCAL, FLORENTIN, ALFRED.

PASCAL.

A nous trois maintenant. J'espère, messieurs, que vous allez m'expliquer... vous, d'abord, monsieur Alfred... non, vous, monsieur Florentin... non, décidément vous, monsieur Alfred; vous m'aviez promis de partir et vous êtes resté; et tout-à-l'heure je vous ai vu aux pieds... Certainement je ne veux pas exciter de querelles entre vous et son mari, j'en serais désolé... mais enfin il faut que je le dise, vous êtes amoureux de sa femme.

ALFRED.

Puisque vous le savez, j'en conviens.

PASCAL, regardant Florentin.

Hein?

FLORENTIN, froidement.

Quoi?

PASCAL.

Vous l'entendez, il en convient.

FLORENTIN.

Oui, eh bien! après?

PASCAL.

Comment, après?... Vous me demandez?.... Je ne vous excite pas contre monsieur... mais il me semble qu'un homme qui vient vous dire en face: j'en conviens... ça doit vous...

FLORENTIN.

Ah! oui...

PASCAL.

Allons donc!

FLORENTIN.

Est-ce que je peux empêcher qu'on aime ma femme? Nous ne sommes pas jaloux dans le 17e.

PASCAL.

Mais vous ne savez pas qu'il est ici depuis huit jours à faire la cour à madame, matin et soir, exclusivement

FLORENTIN.

Père Pascal, j'ai la plus grande confiance dans mon épouse.

PASCAL.

A la bonne heure! mais il ne veut pas s'en aller, il est capable de l'aimer en votre présence. Je ne vous excite pas contre lui... mais il refuse de vous céder la place.

ALFRED.

Vous vous trompez, monsieur Pascal; mon intention est de m'éloigner.

PASCAL.

Vrai? bien vrai?

ALFRED.

Je partirai dès que j'aurai pris congé de votre maîtresse.

PASCAL.

Ah!.. Est-ce qu'il est absolument nécessaire?..

ALFRED.

Sans doute... la simple politesse... Prévenez-la que je desire lui faire mes adieux.

PASCAL.

Oui, devant nous!.. nous serons là.

ALFRED.

Non, à elle seule... sans témoins.

PASCAL.

Un tête-à-tête!.. son mari ne le permettra pas!.. il ne peut pas le permettre.

FLORENTIN.

Pourquoi donc?

PASCAL.

Pourquoi?.. Comment! il vient vous proposer... Mais vous n'avez donc rien dans votre poitrine du 17e?

FLORENTIN.

Père Pascal, ne plaisantons pas touchant l'honneur.

PASCAL.

Justement, l'honneur, c'est ce que je vous dis... Oh! je n'ai jamais été lieutenant dans le 17e... mais si je l'avais été et qu'un homme fût venu me dire : J'aime madame Pascal, je me serais souvenu que je portais une épée... et je lui aurais jeté quelque chose à la tête.

FLORENTIN.

Ah! bien!

PASCAL.

Je ne vous excite pas contre monsieur... mais à votre place, voilà une paire de chenets avec la pelle à feu qu'il aurait déjà reçues dans la figure.

FLORENTIN.

Ne vous échauffez pas, père Pascal; nous ne ne sommes pas jaloux dans le 17e.

PASCAL, à part.

Ce militaire n'a aucun sang dans les veines!

ALFRED.

Allons, calmez-vous, et songez que c'est ma condition... Il faut que je lui parle; mais soyez sûr qu'avant une heure...

PASCAL.

Avant une heure?

ALFRED.

Vous ne vous plaindrez plus de ma présence.

PASCAL.

Tout de bon, cette fois-ci?...

ALFRED.

Je vous en donne ma parole.

PASCAL.

Oh! très bien! je vous trouve beau! et je vais faire atteler la calèche... On vous conduira jusqu'à Bayonne. (A part). C'est plus sûr!

ALFRED.

N'oubliez pas de prévenir votre maîtresse.

PASCAL.

J'y cours!..

FLORENTIN, à part.

Tâchons de retrouver Prudence.

PASCAL.

Enfin, c'est égal, l'autre va partir... maintenant je suis bien tranquille.

ENSEMBLE.

AIR : Ah! déjà de la contredanse (TROIS DIMANCHES).

PASCAL.

Enfin, c'en est fait, il nous quitte,
Il l'a promis, plus de retard!
Quel bonheur! courons au plus vite
Tout préparer pour son départ.

ALFRED.

Oui, c'est convenu, je vous quitte;
Je l'ai promis, plus de retard!
Soyez content et courez vite
Tout préparer pour mon départ.

FLORENTIN.

C'est convenu! monsieur nous quitte,
Songez tous deux à ce départ;
Moi, l'appétit me sollicite;
Je veux déjeûner sans retard.

SCÈNE XI.

ALFRED, puis OCTAVIE.

ALFRED.

Oui!.. j'y suis décidé!.. elle saura tout... J'ai trop tardé à lui apprendre... Et pourtant, si elle ne m'aime pas, si elle en aime un autre, comme j'ai lieu de le croire... si, enfin, malgré mon repentir, elle me repoussait encore!.. oh! oui! il vaut mieux lui écrire! (Il se place à la table.) Elle refuserait peut-être de m'écouter, tandis qu'une lettre.... elle la lira j'en suis sûr; elle y verra l'aveu de ma faute et de mon amour! elle n'aura point à rougir devant moi, et sa réponse fixera mon sort!.. (Il plie et cachète la lettre.) La voici! du courage!... Madame, veuillez excuser...

OCTAVIE.

On m'a dit, monsieur, que vous alliez nous quitter?

ALFRED.

Oui, madame!.. puisque tout le monde le veut... puisque je l'ai promis... mais je conviens que ce n'est pas sans regrets, et j'espère encore qu'après m'avoir entendu...

OCTAVIE.

Non, monsieur, ne revenez pas sur cette résolution, j'ose vous en prier; et ce sont vos adieux que je suis venue recevoir.

ALFRED.

Ah! madame, si vous pouviez savoir combien vous êtes injuste...

OCTAVIE.

Je comprends, monsieur; ce départ n'était qu'un prétexte... en vérité, c'est abuser étrangement...

(Mouvement de sortie.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES; PASCAL, entrant par le fond.

PASCAL.

Ah! ah! écoutons...

(Il traverse le théâtre et se cache dans la chambre d'Octavie.)

ALFRED, retenant Octavie.

De grâce! arrêtez, madame!.. je n'insiste pas, et je n'ai plus qu'une prière à vous adresser.

OCTAVIE.

Laquelle, monsieur?

ALFRED.

C'est de jeter les yeux sur cette lettre.

OCTAVIE.

Monsieur!

PASCAL, à part, indigné.

Une lettre!..

ALFRED.

Ah! madame, ne me refusez pas! elle renferme un secret que vous ignorez, et qui vous touche autant que moi... lisez-la, vous le pouvez sans crainte... vous le devez même, car alors vous me connaîtrez mieux, vous saurez que ce n'est point le hasard qui m'a conduit près de vous, et que depuis long-temps...

OCTAVIE.

Que dites-vous?

PASCAL.

Le scélérat!

ALFRED.

Prenez, madame, lisez! (Octavie prend la lettre.) Et si, après cela, vous exigez mon départ, j'obéirai, je m'éloignerai pour jamais!

(Il rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XIII.

OCTAVIE, PASCAL.

OCTAVIE.

Que peut-il m'écrire?... n'importe! c'est la dernière fois que je m'occupe de lui!

(Elle décachète le billet.)

PASCAL, s'avançant.

Arrêtez! qu'allez-vous faire?

OCTAVIE.

Quoi! Pascal, vous étiez ici?

PASCAL.

Pardon, ma chère maîtresse! j'ai tout entendu! cet homme est un fourbe! Je le quitte un instant sur parole et il en abuse pour vous glisser son écriture... mais vous ne la lirez pas!

OCTAVIE.

Pourquoi donc, Pascal? je n'y vois aucun inconvénient.

PASCAL.

Vous n'en voyez pas? tant mieux! mais moi j'en vois; je vous réponds qu'il y en a... donnez-la moi. (Avec force.) Vous ne la lirez pas! et puisqu'il le faut, je vous sauverai malgré vous.

(Il lui prend la lettre.)

OCTAVIE.

Que faites-vous?

PASCAL.

Je la brûle! c'est plus sûr, ça ne laisse point de morceaux.

(Il déchire la lettre et la jette au feu.)

OCTAVIE.

Ah! c'est trop abuser de ma déférence pour vous!

PASCAL.

Je ne crains rien! vous me remercierez plus tard.

OCTAVIE.

Vous ne cherchez qu'à me tourmenter, à me désespérer; et maintenant du moins vous devez être content!

PASCAL.

Content! non, pas encore! tant que cet homme sera près de vous, j'aurai peur; partez! fuyez-le! partez avec l'autre, avec votre mari!

OCTAVIE.

Partir avec cet homme qui m'est inconnu et que je ne...

PASCAL.

Que vous n'aimez pas! ça viendra; il est gentil garçon... et puis il a des droits sacrés... songez à l'honneur, songez au devoir. Il est si doux de pouvoir se dire toute sa vie : Je suis bien malheureuse, mais j'ai fait mon devoir... Mais vous ne m'écoutez pas!

AIR : En nous voyant séparés (ENFANS DU DÉLIRE).

Mes discours sont superflus,
Et ne semblent pas vous plaire...
Allez! bientôt, je l'espère,
Je ne vous ennuierai plus.
Je ne s'rai pas, je vous jure,
Témoin de votre malheur!
J'en mourrai, soyez-en sûre;
Puis au fond de votre cœur
Le repentir pourra naître;
Oui, quand je serai parti,

Vous regretterez peut-être
Pascal, votre seul ami.

(Il s'éloigne.)

OCTAVIE, émue, l'arrêtant.

Pascal!

PASCAL, frappé.

Et votre fils! votre enfant, le petit Julot! ce n'est donc rien! vous le comptez donc pour zéro, le petit Julot?

OCTAVIE.

Mon fils!

PASCAL.

Allons, partez à l'instant, tout de suite; je vais prévenir M. de Florentin. Il est dans le jardin en attendant que vous le fassiez appeler. (Ouvrant la fenêtre.) Justement, je l'aperçois avec Prudence; il a l'air bien triste!

OCTAVIE.

Vraiment!

(Elle s'approche pour regarder.)

PASCAL, fermant brusquement la fenêtre.

Ah! mon Dieu!

OCTAVIE.

Qu'avez-vous?

PASCAL.

Rien! rien! (A part.) Le misérable! il baise la main de ma fille, il lui prend la taille.

OCTAVIE.

Que dites-vous?

PASCAL.

Je dis que c'est encore plus pressé que je ne le croyais; la calèche est attelée, faites vos dispositions. Prudence viendra vous aider... je vous l'envoie à l'instant.

OCTAVIE.

Je l'attendrai.

PASCAL, à part.

Ah! ma fille! ma fille! je vais vous sabouler d'importance!

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

OCTAVIE, puis ALFRED.

OCTAVIE.

Oui, oui, je serais coupable d'hésiter encore. Il a raison, c'est un devoir, et, quoiqu'il arrive, j'aurai le courage de l'accomplir.

ALFRED, entrant.

Pardon, madame... je suis peut-être indiscret, j'aurais dû attendre... mais j'étais si impatient de connaître votre réponse...

OCTAVIE, froidement.

Vous la connaissez déjà, monsieur; ma détermination est toujours la même, et je m'étonne que vous ayez pu en douter un seul instant!

ALFRED.

Quoi! madame, vous avez lu ma lettre, et malgré l'aveu qu'elle renferme...

OCTAVIE.

Vous desiriez ma réponse, monsieur, je vous l'ai faite... soyez persuadé qu'elle est invariable.

ALFRED.

Arrêtez, madame! souffrez que je vous retienne encore... une conduite aussi singulière...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, PRUDENCE.

PRUDENCE, accourant.

Madame! madame! on dit que vous avez besoin de moi!

OCTAVIE.

Oh! oui! tu arrives à propos!

PRUDENCE, à elle-même.

Mon père est dans une colère!... j'ai cru qu'il allait me battre! Oh! je ne peux plus y tenir, d'abord.

OCTAVIE.

Viens, Prudence! suis-moi!

ALFRED.

Quoi! madame, vous me quittez ainsi?

OCTAVIE.

Adieu! monsieur... Viens, Prudence! (A part.) Tout est fini!

(Elle entre vivement dans la chambre, suivie de Prudence.)

SCÈNE XVI.

ALFRED, seul.

Ah! c'en est trop!.. je suis indigné!... C'est une femme capricieuse... légère... et qui l'a toujours été... je m'en doutais depuis long-temps. Ce portrait, qu'il y a trois ans je trouvai chez elle... (il tire le portrait.) c'est assez clair! un jeune homme... un militaire!... sans doute un premier amour, dont la perte aura troublé sa raison; je suis arrivé trop tard!

AIR de la Robe et les Bottes.

Je puis du moins admirer sa constance,
Elle est fidèle à ses premiers amours.
C'est du malheur! et je n'ai pas de chance,
Car cet exemple est rare de nos jours.
Comptant pour rien des sermens qu'on élude,
En général, moi je l'ai constaté,
Ces dames n'ont pas l'habitude
D'avoir égard aux droits d'ancienneté.

SCÈNE XVII.

ALFRED, PASCAL.

PASCAL, à lui-même.

Tout est prêt... elle va partir. Amusons celui-ci jusqu'au départ de la voiture.

ALFRED.

Mon cher Pascal, vous allez être content de moi... je vous quitte... je pars à l'instant!

PASCAL.

Vous, colonel? pourquoi donc ça? (A part.) Diable! ça ne fait pas mon compte.

ALFRED.

Vous avez fait préparer la calèche; j'en profiterai.

PASCAL.

Non, colonel... restez, je vous en prie!... Est-ce que vous n'êtes pas bien ici? est-ce qu'il vous manque quelque chose?

ALFRED.

C'est vous qui me retenez, à présent?

PASCAL.

Oui, je vous retiens, parceque tout est changé.

ALFRED.

Comment? expliquez-vous.

PASCAL, à part.

Je n'entends pas la voiture... (Haut.) D'abord, vous n'êtes pas encore très bien portant... et si vous retombiez malade en route...

ALFRED.

Je ne vous ai jamais vu tant de soin pour ma santé.

PASCAL, à part.

Je n'entends pas la voiture... (Haut.) Enfin, puisqu'il faut vous le dire, je suis chargé par madame de vous inviter à rester quelques jours.

ALFRED.

Par madame! ce n'est pourtant pas ce qu'elle m'a dit tout-à-l'heure.

PASCAL, à part.

Je n'entends pas la voiture... (Haut.) Vous sentez qu'elle n'a pas osé... avec vous... mais moi, je peux vous assurer... (On entend rouler la voiture.) Ah! victoire! elle est partie!

ALFRED.

Partie! qui donc?

PASCAL.

Rien... personne... (A part.) J'ai parlé trop vite.

ALFRED.

Si fait... tu mens; c'est elle peut-être... oh! oui, c'est elle... misérable! tu me trompais encore!

PASCAL, se frottant les mains.

Eh bien, oui! je vous trompais... je suis votre ennemi; vous ne vouliez pas vous en aller, c'est elle qui s'en va.

ALFRED.

Au fait, que m'importe!

PASCAL.

Femme admirable! elle a sacrifié son amour à son devoir.

ALFRED.

Que dites-vous? elle m'aimait?..

PASCAL.

Oui, elle t'aimait... que ceci soit ton supplice... j'aime à voir souffrir l'homme vicieux... elle t'aimait et elle t'a fui.

ALFRED.

Et ma lettre ne l'a pas retenue?

PASCAL.

Votre lettre? je l'ai supprimée.

ALFRED.

Ah! je comprends tout! et maintenant, je la suivrais au bout du monde.

PASCAL.

Vous ne sortirez pas.

ALFRED.

Dis-moi... est-elle partie seule?

PASCAL.

Toute seule avec son mari.

ALFRED.

Son mari!... mais, malheureux, il ne l'est pas!

PASCAL.

Vous le saviez? non, il ne l'est pas, mais il va l'être; il le sera demain.

ALFRED.

Jamais!... je saurai bien trouver leurs traces...

PASCAL.

Vous ne sortirez pas... j'ai donné des ordres... vous ne sortirez pas.

ALFRED, furieux.

Mais insensé, tu veux donc...

PASCAL.

Tuez-moi, ça m'est égal... tuez-moi si vous voulez... maintenant je suis bien tranquille.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, OCTAVIE.

OCTAVIE.

Qu'y a-t-il donc?

ALFRED.

C'est elle!

PASCAL.

C'est impossible!

OCTAVIE.

Pascal, courez vite, s'il en est temps encore... ce M. Florentin qui vous inspirait tant de confiance...

PASCAL.

Eh bien?

OCTAVIE.

Prudence m'a tout appris... ils s'aimaient depuis long-temps... il n'est venu ici que pour elle.

PASCAL.

Pour elle!... ma fille... et il est parti avec vous?

OCTAVIE.

Vous voyez bien que non.

PASCAL.

Mais je vous assure que si... j'ai entendu brrrrr...

OCTAVIE.

Prudence est descendue la première.... elle était dans la voiture à placer quelques objets, lorsque M. Florentin est monté sur le siège et a lancé les chevaux sur la route.

PASCAL, désespéré.

Prudence!... ma fille!... (Courant à la fenêtre.) Baptiste! un cheval! sellez un cheval... Ma fille enlevée!... non, ne sellez pas... j'irai à poils!... Ah! grand Dieu! pourvu qu'il ne soit pas trop tard!... (Appelant.) Baptiste!... Baptiste!...

(Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE XIX.

ALFRED, OCTAVIE.

ALFRED, à Octavie qui veut sortir.

Restez, madame... écoutez-moi... les instants sont précieux; et il faut à tout prix que vous sachiez ce que ma lettre devait vous apprendre.

OCTAVIE.

Quoi! monsieur!.. vous savez?..

ALFRED.

Je sais que vous ne l'avez pas lue, pour obéir à un devoir imaginaire... si ce devoir existait je ne vous engagerais pas à le trahir.... mais mon amour est légitime, et j'ai le droit de vous le faire entendre... ce n'est pas un caprice, une fantaisie d'un jour... non, madame... depuis long-temps je vous connais, depuis long-temps je vous aime!

OCTAVIE.

Depuis long-temps?..

ALFRED.

Forcé de m'éloigner de vous, j'ai emporté un souvenir doux et cruel... et quand je suis revenu, c'était pour tomber à vos pieds, vous demander grâce; mais toutes les fois que je voulais parler, un soupçon m'arrêtait.... un soupçon que je n'ai pu vaincre jusqu'ici... oui, madame, je jetais les yeux sur ce portrait, et je gardais le silence.

OCTAVIE.

Un portrait?..

ALFRED.

L'image d'une personne que peut-être vous regrettez encore. (Il lui donne le portrait.)

OCTAVIE, poussant un cri.

Ah!

ALFRED.

Vous le reconnaissez... lui!..

OCTAVIE, très émue.

Oui, oui... c'est bien lui!..

ALFRED.

Ah! je le vois!.. vous l'aimez toujours!..

OCTAVIE, sans l'écouter.

Ernest!... oui, te voilà!... (Elle baise le portrait.) Mon frère!

ALFRED.

Son frère!..

OCTAVIE, revenant à elle.

Mais, monsieur, qui vous a donné ce portrait?

ALFRED.

On ne me l'a pas donné, je l'ai pris...

OCTAVIE.

A qui donc?

ALFRED.

A vous, Octavie!... il y a trois ans!... dans ce pavillon...

OCTAVIE, se cachant la figure.

O ciel!

ALFRED, tombant à genoux.

Octavie, de grâce, ne me repoussez pas...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, PASCAL, FLORENTIN, PRUDENCE.

PASCAL, soutenu par Prudence et Florentin.

Dieu! nous arrivons trop tard!

ALFRED.

Au contraire, vous arrivez fort à propos, mon cher Pascal, pour voir un mari aux genoux de sa femme.

PASCAL.

Vous! jamais! je m'y oppose!

OCTAVIE.

Mais, Pascal, regardez ce portrait...

PASCAL.

Celui de votre frère...

OCTAVIE.

C'est lui qui l'avait.

PASCAL.

Comment, monsieur... c'est vous qui...

ALFRED.

Oui, mon cher Pascal, c'est moi qui étais sur le balcon, tandis que vous faisiez sentinelle dans le jardin.

PASCAL.

Quand je pense que j'aurais pu vous flanquer du gros plomb...

PRUDENCE.

Je savais bien que je l'avais déjà vu!

PASCAL.

Et moi qui vous ai traité comme un intrigant!... ah! mon maître, car vous allez le devenir... mon cher maître, je me jetterais à vos genoux si la position était moins fatigante... mais je m'y jette moralement, je m'y jette moralement.

PRUDENCE.

Ah çà! mais, papa, madame n'était pas mariée?...

PASCAL.

Moralement!... veux-tu te taire...

FLORENTIN.

Au fait, père Pascal, vous avez manqué de faire de la jolie besogne.

PASCAL.

Taisez-vous, mon gendre! respectez les erreurs de votre beau-père.

ALFRED.

Ah! ah! il paraît que monsieur Florentin....

PASCAL.

Devient mon gendre... il l'a bien fallu, et je lui recommande ma fille. (Il unit leurs mains.) Oui, Florentin, soyez sévère avec elle, tenez-la serrée, car elle ressemble à sa mère, et si elle vous fait la moitié ou seulement le tiers de ce que m'a fait mon épouse... Enfin, ça vous regarde; mariez-vous, soyez heureux! (Il se met au milieu.) Quant à moi, ma tâche est accomplie... je ne veux plus vivre que pour élever vos enfans, pour veiller sur leur conduite; et tant que je serai auprès d'eux, vous pourrez dire : Pascal est là, nous sommes sûrs de notre affaire.

CHOEUR.

AIR : (final du DOMINO NOIR.)

Ici plus de mystère,
Soyons enfin, soyons heureux;
Le bonheur, je l'espère,
Va couronner, va couronner nos vœux.

PASCAL, au public.

AIR : Soldats français.

Mais il me reste un devoir à remplir,
Je l'oubliais... Dieu! quelle inadvertence!
Pour ces enfans qui bientôt vont s'unir
J'implore votre bienveillance.

(Parlé.)

Oui, messieurs; je vous recommande mes enfans! (A ses enfans.) Approchez, vous autres... (Au public.) Ayez la bonté d'être leur appui! moi je ne serai pas toujours là... j'avance en âge et d'un moment à l'autre je puis fermer les yeux.

PRUDENCE.

Comment, mon père!...

PASCAL.

Laisse donc! je dis ça pour les attendrir! et puis c'est assez vrai, car je ne tarderai pas à aller me coucher, et il est probable que je fermerai l'œil... Cependant, messieurs, je le fermerais très mal si je n'espérais pas que les vôtres resteront ouverts sur ces chers enfans... ne les laissez pas seuls... je vous supplie de ne pas les laisser seuls! c'est surtout aux femmes que je m'adresse, car les hommes rient de ces choses-là; mais les mères me comprendront... j'en appelle à tout ce qui porte un cœur de mère! Ainsi c'est convenu! vous vous chargez de mes enfans! entre nous, je ne suis pas fâché d'en être débarrassé.

(A ses enfans.)

Suite de l'air.

Désormais pour vous rendre heureux
Ma présence devient inutile;
En paix je puis fermer les yeux;
Si vous daignez, messieurs, veiller sur eux,
Pascal va dormir bien tranquille,
Pascal dormira bien tranquille.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN DU PÈRE PASCAL.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel